

PAGES

MANQUANTES

ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE LA

REVUE CANADIENNE.

LETTRES SUR L'ANGLETERRE.



Les mœurs de ces contrées lointaines que la plupart des lecteurs n'ont jamais vues et ne verront jamais, offrent tant d'attraits à notre imagination curieuse, pourquoi n'en serait-il pas de même de celles des nations qui nous avoisinent, et que la politique, le commerce, mille autres intérêts de tout genre mettent chaque jour en contact avec nous ? Ici même l'utile s'unit à l'agréable, en ce sens qu'il importe au voyageur que ses affaires ou ses plaisirs appellent en pays étranger, d'être initié par avance aux usages du peuple qu'il veut visiter. Que d'ennuis, de déboires, de pas de clerc, de mystifications, de dépense de temps et d'argent, de ridicules même, une telle connaissance lui épargne ! L'Angleterre, notamment, dont les habitudes se rapprochent des nôtres par mille points et en diffèrent par mille autres, est un des pays qu'il est le plus important d'étudier avant de lui rendre visite. Nul autre ouvrage assurément ne facilitera mieux cette étude que le livre que vient de publier, chez l'éditeur Amyot, rue de la Paix, n. 6, un écrivain de beaucoup de tact, d'observation et de sagacité, M. Nougarié de Fayet. Ses *Lettres sur l'Angleterre* sont, à coup sûr, l'écrit le plus complet, le plus important, le mieux pensé que nous ayons lu touchant cette matière. Mœurs extérieures et intimes, monuments, promenades, histoire, politique, administration, hommes et choses enfin, rien n'est oublié dans ce curieux panorama intellectuel de Londres et de ses habitans. Ce livre est le véritable *vade mecum* de l'étranger, du Français surtout, jaloux de connaître et d'explorer à fond la grande capitale de l'Angleterre. Nous nous proposons de lui faire plus d'un emprunt. Le fragment que nous publions aujourd'hui mettra, nous en sommes convaincus, nos lecteurs en appétit.

PREMIÈRE LETTRE.

HABITATIONS ANGLAISES.

Les habitans de Londres ne sont pas, comme ceux de Paris, entassés par couches d'appartemens, les uns au dessus des autres aussi haut que les réglemens de police permettent de s'élever ; à Londres, en général, chaque chef de famille occupe seul tout une maison.

Ces maisons se composent généralement d'un corps de logis situé sur la rue, ou qui du moins n'en est séparé que par une es-

pèce de fossé destiné à donner du jour à un étage souterrain, et par une grille en fer qui borde le trottoir.

Ce corps de logis occupe le plus souvent sur la rue un espace de trois croisées, quelquefois de deux ou de quatre, presque jamais de cinq ; on y entre par un pont en pierre jeté sur le fossé dont je viens de parler, et par ce que nous appelons une porte bâtarde ; les portes cochères sont presque inconnues à Londres.

En arrière du corps de logis est un plancher à ciel ouvert qu'on appelle la cour, occupant une superficie à peu près égale, et garni de plomb ou maintenant de bitume ; enfin, au delà de cette cour et pour les propriétaires riches qui ont une voiture, il y a un bâtiment séparé, destiné aux écuries, aux remises et au grenier à fourrage, ainsi qu'au logement du cocher et du palfrenier. Le service de ces écuries et de ces remises se fait en commun pour plusieurs maisons, au moyen de petites rues ou ruelles placées dans l'intervalle des rues principales et qui y débouchent latéralement.

La façade extérieure des maisons de Londres est rarement ornée ; on n'y voit ni bandeaux ni appuis de croisées ; la porte d'entrée seule est garnie de deux petites colonnes surmontées en général d'un fronton assez lourd ; on remarque sur cette porte un large marteau en cuivre, souvent d'un beau travail et entretenu avec un soin et une propreté remarquables. Il y a en outre sur le côté une sonnette.

Le corps de logis est toujours double en profondeur ; dans l'intérieur et en commençant par le bas se trouve d'abord l'étage souterrain ; il occupe toute la superficie du corps de logis et se prolonge au-dessous de la cour qui lui sert ainsi de toit, et le plus souvent même au-dessous des écuries et des remises.

Il est éclairé du côté de la rue par le fossé qui l'en sépare, et du côté de la cour par des couvertures ménagées dans le plancher de cette cour. Il renferme les chambres des domestiques hommes, le magasin à charbon, le calorifère qui, à l'aide de bouches de chaleur disposées à tous les étages, chauffe toute la maison ; la cave au vin, à laquelle il suffit d'ordinaire, sauf pour les gens de très grand luxe, d'un fort petit local ; le cellier à bière ; enfin la cuisine et ses dépendances ; la cuisine est ordinairement située

au-dessous de la cour, et ses dépendances au-dessous du bâtiment des remises.

La cuisine est, comme au reste en général tout ce qui concerne les Anglais, remarquables par l'ordre, la propreté et l'arrangement qui y régne, et par le parti que l'on tire à la fois du local et du combustible ; les fourneaux sont admirablement disposés, soit pour rôtir les viandes, ce à quoi le charbon de terre se prête merveilleusement par sa grande chaleur, soit pour faire cuire sur des plaques de fonte ou tenir chauds dans des espèces de fours les autres plats ; en sortant du foyer, la fumée traverse un réservoir d'eau qu'elle entretient chaude pendant tout le long du jour, et l'on se sert ainsi, pour la commodité de la maison, d'une portion considérable de calorique qui est perdu dans les cheminées ordinaires de nos cuisines.

Il faut dire au surplus que cette disposition, bonne pour les Anglais, est en général peu applicable en France. Il faut d'abord comme pour tout ce qui se fait avec le charbon de terre, que le foyer soit constamment allumé ; on ne peut pas, comme on le fait pour le bois, l'éteindre et le ranimer à volonté, et de là la nécessité que le charbon de terre soit, comme il l'est en Angleterre, à très bas prix. D'ailleurs, ce feu constant suppose une famille et un ménage plus nombreux qu'ils ne le sont d'ordinaire chez nous ; et, en un mot, en France cette disposition ne peut convenir qu'exceptionnellement et pour de très grosses maisons.

Outre la superficie de la maison, l'étage souterrain s'étend jusque dans la rue et au dessous du trottoir ; c'est là que se trouve le magasin à charbon, et on l'y jette de la rue même au moyen d'une trappe ; on évite ainsi en partie les inconvénients de la poussière qu'il répandrait si on le transportait à bras dans la maison.

Dans le fossé est un petit escalier en pierre qui sert à faire communiquer avec la rue, pour le service extérieur, les cuisines et l'étage souterrain.

Au rez-de-chaussée, placé au dessus de cette portion enterrée de la maison, se trouve d'abord le vestibule, dans lequel on entre de la rue ; en face de la porte d'entrée est l'escalier, dont la cage est prise dans le vestibule même et qui est construit en bois ; il est ciré et garni d'un tapis.

A gauche du vestibule et donnant sur la rue sont la salle à manger et l'office ; en double de la salle à manger et éclairée sur la cour est une chambre à coucher ou cabinet de travail.

La salle à manger est garnie avec beaucoup de soin de tous les meubles, buffets et étagères nécessaires pour le service de la table.

Le premier étage renferme les pièces de réception, qui se composent ordinairement d'un grand salon occupant toute la façade de la rue, et d'un petit salon donnant sur la cour ; l'une et l'autre de ces deux pièces communiquent entre elles et ouvrent sur l'escalier.

L'ameublement de ces salons est naturellement proportionné à la fortune de celui qui les possède, mais cependant en général assez simples ; les meubles, souvent de mauvais goût, sont toujours faits avec solidité, et bien appropriés à l'usage auquel on les destine. On voit rarement dans les habitations anglaises et en général dans les choses que les Anglais achètent, ce que nous appelons en France de la pacotille ; ils savent qu'il n'y a souvent rien de si cher que le bon marché, et qu'indépendamment de l'impatience qui en résulte, les frais d'entretien et le peu de durée compensent et bien au delà l'économie qu'on a pu faire sur les frais de première acquisition.

Les Anglais ne font pas non plus en général, comme chez nous, de sacrifice de la commodité à la beauté, et les meubles sont faits, avant tout, pour servir. La première condition d'un fauteuil est qu'on y soit bien assis, et l'usage qui fait qu'à présent en France beaucoup de gens économisent sur le prix et par conséquent sur l'agrément de leur appartement, pour y dépenser une somme bien plus considérable en inutilités et en superfluités de tous genres, est directement contraire à l'esprit des Anglais.

Les tentures des salons dans les maisons anglaises sont, comme chez nous, en étoffes, ou le plus souvent en papier, et en général assez laides ; les glaces y sont en très petit nombre ; des droits énormes pèsent sur ces deux dernières branches de l'industrie anglaise ; les glaces surtout sont assujetties à un droit de trois cents pour cent. On dit cependant que sir Robert Peel, qui tient à ce que les Anglais puissent se regarder à meilleur marché, veut proposer au parlement d'abaisser considérablement ce droit et même le supprimer (1). Les murs sont ordinairement garnis d'un assez grand nombre de gravures et de tableaux.

Les cheminées, dont le manteau est assez élevé, ne sont en saillie en avant du mur que de quelques centimètres ; elles n'ont par conséquent point de tablettes, ni de ces garnitures que l'on voit chez nous, de vases, de flambeaux, de pendules, de candélabres ; les Anglais trouvent même assez bizarre que mettant des glaces au dessus des cheminées, nous disposions tout pour empêcher qu'on puisse en faire usage ; les cheminées anglaises ont d'ailleurs sur les nôtres cet avantage que le rayonnement sur les côtés n'étant intercepté par aucune avance, toutes les personnes qui se trouve à l'entour peuvent s'y chauffer commodément.

Les pendules sont placées sur un meuble ou accrochées contre le mur sur un support. Il y a en général peu d'autres bronzes.

Le charbon de terre du foyer est placé dans une grille de fonte hémisphérique, telle que l'on peut en voir en France ; en avant est une galerie en fer poli admirablement brillante, aussi bien que la pelle, les pincettes et les autres instrumens qui servent à attiser le feu ; cette galerie est un des principaux ornemens des salons anglais ; pour l'avoir un peu belle, il ne faut pas y mettre moins de quinze ou dix-huit cents francs.

Le second et le troisième étage de la maison renferment les chambres à coucher soit des maîtres de la maison soit de leurs enfans, celles de leurs institutrices, bonnes ou gouvernantes, ainsi que les salles d'étude et de travail pour les enfans.

En France, les chambres à coucher, celles surtout de la maîtresse de la maison, sont meublées avec le même soin que le salon, et servent comme lui de pièces de réception ; c'est là le plus souvent que les dames se tiennent le matin ; en Angleterre il n'en est pas de même, les chambres à coucher sont littéralement des chambres pour coucher, ce sont de grands cabinets de toilette où il y a un lit ; naturellement les dames anglaises ne peuvent y admettre personne ; on en a conclu que c'était par prudence, mais je ne pense pas que les dames françaises voulussent recevoir dans des chambres ainsi disposées ; les Anglais ont complètement séparé leur vie intérieure de leurs rapports avec les étrangers, ils n'ouvrent à ces derniers que leurs salons ; qu'il y ait dans l'adoption de cette arrangement un sentiment de réserve, cela est possible ; mais j'en crois que ce qui y domine c'est d'une part un désir de commodité, et de l'autre un motif d'économie pour n'avoir pas plusieurs pièces à meubler.

J'ai souvent entendu parler de la prudence des dames anglaises,

(1) Depuis le jour où l'auteur écrivait ces lettres, cette mesure a en effet été réalisée.

et l'on ajoute d'ordinaire à l'appui de cette allégation qu'elles ne prononcent jamais certains mots appartenant à la toilette des hommes, et qu'à table, par exemple, elles n'offrent jamais les cuisses, mais seulement les jambes d'un poulet.

D'abord, je ne sache pas que les dames françaises soient plus empressées que les anglaises à prononcer certains mots appartenant à notre toilette ; j'ai toujours aimé à croire au contraire qu'elles les évitaient, et quant aux cuisses d'un poulet, le mot correspondant à celui-là dans la langue anglaise appartient uniquement à la science, et serait aussi ridicule à prononcer soit pour un Anglais, soit pour une Anglaise, qu'il le serait chez nous d'offrir à table le fémur ou le tibia d'un poulet.

Au surplus, l'on est à même de voir à Paris des Anglaises, et l'on peut juger que leur pruderie, si pruderie il y a, ne se manifeste pas dans tous les cas par leurs costumes ; qu'il est difficile, dans leurs toilettes de bal, de s'habiller mieux... ou moins... qu'elles ne le font, et que nos françaises n'approchent pas de ce qu'elles nomment avec raison des exhibitions.

Les lits des chambres à coucher sont en bois d'acajou, ou le plus souvent en fer ; les rideaux en sont blancs, les draps de lit des maîtres sont faits d'une étoffe de coton très épaisse et d'une blancheur éclatante, comme je n'en ai jamais vu en France ; cette étoffe est, à ce qu'il paraît, très bonne et très solide ; mais en même temps d'un prix assez élevé, et avec nos idées d'économie et de bon marché, nous la trouverions sans doute trop chère. La manière de faire les lits est peu agréable pour les étrangers, surtout en été ; elle consiste à revêtir le lit de plume d'une couverture que l'on place immédiatement au dessous des draps.

Ce sont les domestiques femmes qui font les lits et le service des chambres à coucher, même de celles des hommes ; les domestiques hommes sont chargés du gros ouvrage.

L'escalier dont j'ai parlé règne du haut en bas de la maison, et réunit entre elles les diverses parties de ce qu'on pourrait appeler une espèce de perchoir. Les Anglais, du reste, qui ont le bon esprit de trouver bien tout ce qu'ils possèdent, ont un proverbe qui dit que les habitations anglaises sont les meilleures de la terre : " Houses of England the best houses upon earth. " Il faut surtout comme on le voit, y avoir des jambes à l'épreuve d'une perpétuelle ascension.

Si soigneux de toute espèce de choses, les Anglais sont fort arriérés pour les dispositions de leurs croisées ; elles sont encore aujourd'hui formées de ces deux vitrages égaux, l'un supérieur qui est fixe, et l'autre inférieur qui est mobile, et qu'on fait glisser sur le premier : c'est ce qui existait autrefois en France, et ce qu'on avait appelé à l'époque de la révolution des croisées à guillotine ; il n'en existe plus aujourd'hui chez nous que dans les dortoirs de nos collèges ; les Anglais commencent toutefois maintenant à en faire comme les nôtres à deux vantaux.

Toutes les pièces des maisons anglaises, même les moins importantes, sont garnies de tapis pour se garantir du froid ; elles sont en général très bien tenues, les meubles bien nettoyés et bien frottés ; tous les objets en fer et en cuivre parfaitement polis et brillants.

Le mode d'habitation des maisons anglaises, incommode à certains égards, est admirable pour le chauffage. Par suite de la tendance de la chaleur à s'élever, le seul calorifère placé dans l'étage inférieur sert à chauffer toute la maison, et à répandre dans toutes les pièces et dans les escaliers une température toujours

égale ; on n'a plus besoin dès lors de feu dans les cheminées que pour la vue et pour l'agrément.

" Les dames de Londres, écrivait M. How en 1598, ne voulaient pour rien au monde entrer dans un appartement chauffé au charbon de pierre (on appelait ainsi alors le charbon de terre), ni manger d'un mets dans la préparation duquel on aurait employé. " Bientôt après le roi Edouard 1er en proscrivit l'usage par une ordonnance royale, comme étant contraire à la salubrité publique.

Les choses, comme on le voit, ont bien changé depuis cette époque. On en brûle aujourd'hui à Londres plus de seize cent milles charretées, et c'est à peine si dans toute la ville on pourrait trouver d'autre combustible.

Au surplus, ce n'est pas la seule opinion qui se soit modifiée, et il n'y a pas si longtemps qu'on regardait les pommes de terre comme n'étant bonnes à manger que pour les cochons.

Tout se tient dans le monde : l'usage du charbon de terre, comme moyen de chauffage, a permis de supprimer l'emploi du bois, de défricher les bois et les forêts qui les fournissaient, et en livrant ainsi à la culture les terres qu'elles occupaient, de nourrir un plus grand nombre d'individus ; d'un autre côté, le déboisement a modifié en partie le climat, en diminuant le nombre des sources d'eau vive, et en livrant d'avantage le terrain, et surtout les plaines, au souffle des vents venus de l'océan ; peut-être est-ce à ce déboisement, qui se multiplie en France comme en Angleterre, quoique par d'autres causes, qu'il faut attribuer le changement qu'on ne peut s'empêcher de remarquer dans notre climat.

Le charbon de terre, à côté de tous ses avantages, a un immense inconvénient, c'est l'épaisseur de sa fumée noire, d'autant plus désagréable que l'atmosphère presque constamment humide de l'Angleterre l'empêche de s'élever, et la refoule vers le sol et jusque dans l'intérieur des habitations ; il y a même en Angleterre des villes où, par suite du grand nombre de manufactures et d'usines, l'air est tellement obscurci qu'il y a passé quelque sorte en proverbe qu'on n'y connaît pas le soleil. Cette vapeur noirâtre, se rabattant dans l'intérieur des rues, s'attache aux vêtements, au linge et aux murailles des habitations ; il est impossible de se promener dans Londres pendant l'hiver sans voir noircir tout ce qu'on porte, et un propriétaire ne peut tenir les murs de sa maison propres qu'en les faisant badigeonner à peu près tous les ans ; beaucoup d'entre eux, pour éviter cette dépense, ont pris le parti de les faire peindre tout en couleur foncée, ce qui, comme on peut le juger, ne contribue pas à donner à la ville un aspect fort gai.

Comme je me plaignais un jour des inconvénients de la fumée du charbon de terre, un Anglais, toujours animé de ce bon esprit dont je parlais, de trouver bien ce qu'on est obligé de supporter, me dit qu'en récompense elle était très favorable à la santé ; que, mêlée à l'atmosphère, elle faisait l'effet d'un filtre de charbon, et qu'elle purifiait l'air avant qu'il pénétrât dans les poumons. L'idée de cet Anglais m'a paru au moins originale.

Il y a pour heurter aux portes des maisons, une convention généralement admise, et qui a pour effet de faire connaître d'avance aux habitans de la maison à qu'elles personnes ils vont avoir affaire en ouvrant. Ainsi, un domestique de la maison sonne, un commissionnaire ou un domestique étranger frappe un coup, le facteur deux coups, un homme comme il faut plusieurs petits coups, les maîtres de la maison sonnent et frappent à la fois.

Cette méthode, fort avantageuse à certains égards, expose quel-

quelquefois à de singulières méprises les étrangers qui n'en sont pas instruits.

A l'exception des habitations de quelques uns des plus grands seigneurs et des plus riches, on ne connaît point à Londres ce que nous appelons des hôtels, c'est-à-dire des corps de logis situés entre cour et jardin et avec une porte cochère sur la rue ; c'est à peine surtout si l'on pourrait trouver à Londres un jardin particulier.

Il faut dire, au surplus, que le luxe des grands seigneurs est surtout dans leurs terres, et que beaucoup n'ont à Londres qu'une habitation fort simple, pour y venir passer les quelques mois du beau monde et de la session des Chambres.

Le sol sur lequel est bâtie la ville de Londres ne renferme que peu ou point de pierres propres à bâtir, mais beaucoup d'argile que sa qualité rend très-commode à travailler et à cuire ; aussi, la plupart des maisons de Londres sont-elles bâties en briques.

Peu de personnes à Londres, et en général en Angleterre, ont en toute propriété la maison qu'elles habitent, quoiqu'en même temps, il n'y ait rien de semblable à ces baux de trois, six ou neuf ans, à la volonté respective des deux parties, que nous avons dans les villes de France et à Paris.

L'achat en pleine propriété d'un terrain en Angleterre exige des conditions si difficiles à remplir et des frais si considérables, que ceux qui n'ont que des capitaux bornés ne peuvent les y consacrer, et l'on préfère avoir recours à l'emphytéose ; on y est d'ailleurs souvent obligé par les entraves des substitutions. Par le contrat d'emphytéose, le propriétaire cède au preneur la jouissance d'un terrain pour quatre-vingt-dix-neuf ans, sous la seule condition de payer une rente annuelle. Le preneur use ensuite de la terre comme il lui convient : il y fait des maisons si le terrain se trouve dans des villés ; il y dispose des habitations et des parcs, si le terrain se trouve dans la campagne ; au bout du temps écoulé tout revient dans l'état où il l'a mis, et avec les constructions tenant à fer et à clous, au bailleur ou à sa famille.

Une fois que le preneur a construit, il ne peut pas abandonner sa construction et la laisser se détruire ; il est, au contraire, obligé de la conserver en bon état, et notamment de faire peindre les maisons à l'huile tous les sept ans.

Il peut, du reste, vendre la maison qu'il a bâtie ou plutôt sa jouissance, et pour l'intervalle seulement qu'elle doit durer, aussi, lorsque quelqu'un dit dans la conversation qu'il a acheté une maison, on lui demande pour quel temps.

Lorsque les quatre-vingt-dix-neuf ans sont expirés, le propriétaire continue ordinairement à celui qui a construit, la jouissance, mais naturellement moyennant une redevance beaucoup plus élevée. Ce renouvellement se fait en général pour un temps très long.

La plus grande partie des nouveaux quartiers de Londres ont été élevés de cette manière, et la propriété en appartient à quelques grands seigneurs, sur les terrains desquels on a bâti. Tels sont le duc Portland et lord Grosvenor : c'est à cette occasion, sans doute, que le dernier a été créé marquis de Westminster.

Le même résultat s'est produit dans plusieurs autres villes, qui se sont ou agrandies ou formées complètement, et les maisons de la ville de Dextonport, par exemple, qui renferme près de quarante mille âmes, appartiennent presque toutes à un seul propriétaire.

Cette organisation, comme on le conçoit, a fait entrer d'une manière indirecte et en quelque sorte par voie d'accession, dans les mains de l'aristocratie, une partie des fortunes acquises par le

commerce ou par les professions libérales, et a contribué à entretenir sa splendeur.

Si l'on veut se rendre compte de la dépense respective d'habitation à Paris et à Londres, avec une fortune et une position semblables, voici ce que j'ai trouvé : le prix des loyers est un peu plus élevé à Londres qu'à Paris, mais pas beaucoup ; le prix de la viande un peu moindre, le prix des légumes analogues, celui du poisson beaucoup inférieur, celui du pain presque le double, mais, comme on le sait, les Anglais en mangent extrêmement peu ; la bière est moins chère que le vin le plus commun ; le prix du chauffage est minime par rapport à celui de Paris. En résultat, sous le point de vue de la vie ordinaire et la plus simple, l'habitation de Londres est plutôt moins chère que celle de Paris ; mais pour tout ce qui est luxe et plaisirs, les voitures, les chevaux, les domestiques, les théâtres, les décorations d'appartements, les fruits qu'on est obligé de cultiver en serres ou d'importer de loin, le vin, qu'on est forcé de faire venir de l'étranger, tout cela est beaucoup plus cher à Londres qu'à Paris.

La cause en est dans les impôts qui pèsent sur tous ces objets. On paie pour une voiture à quatre roues deux cent cinquante fr. ; pour deux voitures à quatre roues, deux fois deux cent soixante-quinze francs ; pour trois voitures à quatre roues, trois fois trois cents francs, et ainsi de suite, en augmentant chaque fois de vingt-cinq francs.

Pour une voiture à deux roues et à un cheval, la taxe est de cent trente francs.

Chaque cheval de main, de carrosse ou de course, paie soixante francs ; deux chevaux, chacun cent francs ; trois chevaux, chacun cent dix francs, et ainsi de suite, dans une progression lente ; vingt chevaux paient cent quarante francs chacun.

On paie pour chaque chien de chasse, de quelque espèce qu'il soit, douze francs ; pour les autres, huit.

Pour un domestique mâle on paie cinquante-six francs ; pour deux, chacun soixante-deux francs ; pour trois soixante et quinze.

Il y a de plus la taxe des armoiries, qui est de cinquante-cinq francs ; celle de la poudre à poudrer, qui est de vingt-six francs, et quelques autres.

Ces taxes, jointes à un impôt sur les maisons et sur les portes et fenêtres, subviennent aux dépenses de la ville de Londres ; elles remplacent les droits d'octroi qui existent à Paris et qui n'existent pas en Angleterre.

(DEUXIÈME LETTRE.)

L'IRLANDE.

Si le livre de M. Nougarede de Fayet a fait sur nos lecteurs la même impression que sur nous-mêmes, le fragment que nous en avons cité, bien loin d'épuiser leur curiosité, a dû l'exciter davantage. Nous ne pensons donc point leur être importun en mettant encore sous leurs yeux un morceau puisé à la même source. Cette fois, il ne s'agit plus d'une simple esquisse de la vie et des mœurs anglaises ; c'est la peinture de la détresse et des souffrances d'une population dont les maux, même par ce temps de misères générales, épouvantent le monde entier, qui va passer sous les yeux du lecteur. Ce tableau, pour être tracé simplement et sans prétention, n'en paraîtra ni moins dramatique ni moins effrayant.

Le territoire de l'Irlande a dans sa plus grande longueur environ quarante myriamètres, et vingt-huit dans sa plus grande largeur ; sa superficie est d'environ huit millions d'hectares ; elle est cou-

pée de plusieurs chaînes de montagnes, d'une hauteur à peu près semblable à celle des Vosges, et dont les pics les plus élevés n'atteignent pas treize cents mètres ; dans les vallées formées par ces montagnes, se trouvent des lacs nombreux dont quelques uns d'une grande étendue. Sur d'autres points, ces vallées renferment d'immenses tourbières et offrent ainsi aux Irlandais un moyen facile de chauffage.

Plusieurs lacs sont joints par des rivières, d'autres ont été réunis par des canaux faits de main d'homme, et on en construit encore plusieurs en ce moment ; il en résultera en Irlande une grande facilité de communication par eaux ; le gouvernement anglais y fait aussi construire des chemins de fer. Le seul fleuve un peu considérable et navigable est le Shannon qui traverse plusieurs lacs ; il se jette dans la mer au sud-ouest de l'Irlande ; on peut le remonter jusqu'à Limerick, dans une étendue d'environ vingt-six myriamètres. C'est celui qui sépare le Connaught des autres provinces de l'Irlande.

Les côtes de l'Irlande présentent une quantité immense de rades et de ports : on en compte jusqu'à cent trente, et parmi eux quatorze ports de guerre : la baie de Bantry est une des plus belles et des plus sûres du monde, et le port de Cork mettrait sans peine à l'abri toute la marine de l'Angleterre ; tous les rivages même sont d'un abord facile, et les navires n'ont que très rarement à y craindre les écueils et les bas-fonds.

Le climat de l'Irlande est excessivement humide ; il est beaucoup plus doux que ne l'est celui de l'Angleterre et que son degré de latitude ne pourrait le faire supposer : rarement le thermomètre y descend au dessous de zéro ; on attribue ce résultat à ce que l'un de ces immenses courans de mer qui se rendent de l'équateur au pôle, parti du golfe du Mexique, et très connu dans la navigation sous le nom de Golf-Stream (courant du golfe), venant frapper sur les côtes d'Irlande, y entretient une température modérée.

La population est évaluée aujourd'hui à près de neuf millions d'habitans : sept millions environ sont catholiques, et les deux autres appartiennent à la religion anglicane et aux autres sectes protestantes. Entre les protestans et les catholiques et sous le rapport des diverses provinces, la répartition de la population se ressent des anciennes dépossessions : ainsi les catholiques sont à proportion infiniment plus nombreux au sud et à l'ouest et surtout à l'ouest dans la province de Connaught, et le contraire a lieu dans l'est et dans le nord pour les provinces de Leinster et d'Ulster ; dans ces deux dernières provinces, on parle plutôt anglais ; on ne parle guère qu'irlandais dans les autres.

Le sol de l'Irlande, bien que peu profond, est généralement fertile et plus que celui de l'Angleterre ; il est partout susceptible de culture, à l'exception de cinq cent mille hectares environ d'une espèce de terrains marécageux qu'on appelle Bogs : ces terrains ne présentent pas, comme les marécages ordinaires, une surface unie, ils ont au contraire la forme de petites collines ; plusieurs étant situés dans des parties élevées, pourraient probablement être desséchés.

On estime que, par suite des dépossessions successives, plus des neuf dixièmes des terres sont entre les mains des propriétaires protestans.

Les efforts faits par l'Angleterre à diverses époques pour détruire en Irlande toute espèce d'industrie ont parfaitement réussi : il n'en existe plus aujourd'hui aucune, et une manufacture est en quelque sorte une chose inconnue : tout se borne au commerce de détail, et à acheter pour revendre.

R2

Parmi les Irlandais, un certain nombre sont établis en Angleterre et y exercent diverses professions, notamment celle de portefaix, d'autres y vont momentanément, pour prendre part à la moisson ou aux grands travaux publics, ceux surtout de chemins de fer, et reviennent ensuite dans leur pays ; mais l'occupation de l'immense majorité, celle de tous ceux qui restent en Irlande, est la culture de la terre, et c'est là que commence véritablement la misère du pays.

Cette culture étant le seul moyen de vivre, la concurrence à cet égard est effroyable et sans limites ; toute ferme mise en adjudication est disputée avec une sorte de fureur, et l'on semble avoir calculé avec une précision funeste quel est le plus petit bénéfice qui, indépendamment du prélèvement de la rente, peut suffire à la nourriture matérielle d'un homme et de sa famille.

La ferme d'un cultivateur irlandais est un simple morceau de terre, partie en labourage et partie en prairie naturelle ou artificielle : le fourrage de cette dernière portion lui sert à nourrir une ou plusieurs pièces de bétail, un bœuf, quelques moutons, un cochon qu'il engraisse, une vache dont il tire du lait et du beurre ; la portion labourée est mise en cultures de lin, de chanvre, de blé, de pommes de terre, celles qui demandent surtout les bras de l'homme ; la vente de ce blé, de ce lin, de ce chanvre, celle du lait et du beurre, celle enfin du bœuf, des moutons, du cochon qu'il a engraisé, fournissent au paiement de sa rente ; les derniers lui donnent en même temps le fumier nécessaire à sa culture. Tous ces produits s'exportent en Angleterre.

Lui-même ne se nourrit que de l'aliment le moins cher, la pomme de terre. Il y a une espèce de pommes de terre qui est plus mauvaise et plus malsaine que les autres, mais qui produit davantage, ce sont celles qu'il sème de préférence ; beaucoup d'Irlandais n'en mangent pas à leur faim. La pomme de terre a l'inconvénient de ne pouvoir durer d'une année à l'autre ; celles de l'année précédente germent à la fin d'avril, et les nouvelles ne commencent à être bonnes qu'au mois d'août ; cette intervalle est pour les Irlandais un temps de disette.

La grande enquête faite en 1835 à cet égard, a constaté que, chaque année, à cette époque, il y a en Irlande près de trois millions d'individus sujets à tomber dans un dénuement absolu ; beaucoup périssent littéralement de faim ; un bien plus grand nombre voient leur fin avancée par la privation d'alimens, et périssent à la fois de maladie et de besoin.

On frémit de songer à ce que pourrait être en Irlande une et surtout deux mauvaises années de récolte de pommes de terre (1).

Au milieu des progrès de la civilisation européenne, l'Irlande est restée ce qu'elle était il y a dix ou douze siècles, et plus misérable encore.

L'habitation d'un cultivateur irlandais est une hutte formée de quatre murs de boue desséchée recouverte d'un toit de chaume ; au milieu de ce toit est un trou pour donner passage à la fumée ; le plus souvent c'est par la porte même de l'habitation que la fumée s'échappe ; une seule couche, formée ordinairement d'herbe et de paille, sert à toute la famille. Cette demeure n'est pas encore celle du pauvre proprement dit.

Pour les autres nécessités de la vie, les Irlandais ont à peine de quoi se vêtir le jour et se couvrir la nuit ; l'hiver, malgré le peu de rigueur du climat, ils meurent de froid comme de faim ; dans beaucoup de cabanes, il n'y a qu'un seul habit complet pour

(1) L'affreux spectacle que présente en ce moment l'Irlande ne démontre que trop à quel point les prévisions de l'auteur étaient fondées.

deux individus ; ils le mettent tour à tour pour aller à la messe le dimanche ; le reste de la semaine, ils vont couverts de hail-lons.

En Angleterre, le propriétaire passe dans sa terre la majeure partie de l'année, il cherche à l'améliorer, il y porte des capitaux considérables, il y construit des étables, des écuries, des granges, des bâtimens de toute espèce ; ses fermiers sont riches, ils entreprennent avec des avances suffisantes de vastes exploitations, les organisent d'une manière convenable, et des baux à longs termes leur permettent de profiter des améliorations qu'ils ont introduites ; éprouvent-ils des pertes, le propriétaire est le premier à leur faire des remises sur leurs fermages ; il leur donne des conseils, des exemples, des encouragemens : constamment les propriétaires anglais ont besoin, pour leur position, de se concilier l'estime et l'attachement de tout ce qui les entoure, et ils s'efforcent d'y parvenir par tous les moyens en leur pouvoir.

Les domestiques même et les simples journaliers participent de cette aisance, et leur costume, leur nourriture, et la propreté de leurs habitations, annoncent partout le bien-être.

En Irlande, rien de semblable : la plupart du temps le propriétaire ne réside pas ; il lui arrive même de ne pas connaître son propre domaine, et de savoir seulement que dans le comté de Cork ou de Donegal il possède une terre qu'on dit avoir de cent à cent cinquante mille acres d'étendue, et qui rapporte deux ou trois cent mille livres de rentes ; de dépenses et d'avances de capitaux, il n'en veut point faire ; il abandonne le revenu de sa terre à quelque traître qui la divise et la subdivise à l'infini entre les colons ; le plus souvent même il y a, pour les lots principaux, des entrepreneurs intermédiaires que l'on nomme *middlemen*, et dont il faut que celui qui cultive supporte encore les profits.

Quel intérêt le propriétaire pourrait-il prendre à tous ces colons qui occupent sa terre ? il ne les connaît pas, il ne les voit pas ; résidant à Londres ou voyageant avec luxe en Italie, comment s'apercevrait-il, sous le beau ciel de Naples, que la récolte a manqué dans la froide Irlande ? Tous ses revenus lui sont plus que jamais nécessaires pour ses dépenses somptueuses, et il a pour lui-même cette excuse, facilement acceptée, qu'il ne saurait à qui adresser ses bienfaits.

D'un autre côté, les baux que forment les colons sont à court terme, le plus souvent annuels : chaque année, ils dépendent de la volonté et en quelque sorte du caprice de leur *middleman* ; ils ne peuvent songer à faire des améliorations, ils n'ont ni les avances, ni la volonté, ni les lumières nécessaires, et d'ailleurs ils n'en profiteraient pas : lorsque la nature des choses les amène à en introduire, elles ne servent l'année suivante, qu'à leur faire payer plus cher le prix de leur fermage.

Quand un Irlandais ne trouve pas de terre à cultiver, ou que le défaut de paiement de sa rente le fait expulser, il n'a d'autre ressource que de mendier avec sa femme et ses enfans, et l'on conçoit ce que peut être la mendicité dans un pays dont les riches sont éloignés, et où ceux qui résident sont eux-mêmes dans le besoin.

Chez toutes les nations il y a plus ou moins de pauvres ; mais un peuple de pauvres, c'est ce que l'Irlande seule peut offrir ; l'Irlande semble destinée à montrer jusqu'où peut aller l'infortune humaine.

Et cette population si misérable tend sans cesse à s'augmenter dans une effrayante proportion.

Il y a véritablement en Irlande non pas seulement un peuple, mais deux peuples distincts : d'une part, les anglicans et autres

protestans, et de l'autre les catholiques. Les Anglais ont établi en Irlande les protestans comme des appuis et des soutiens à leur domination. Ils leur ont donné toute la supériorité, et ont dépouillé à leur profit les catholiques.

En apparence, les institutions politiques, judiciaires et administratives de l'Irlande sont les mêmes que celles de l'Angleterre : on y trouve également quatre grandes cours de justice, des lieutenans de comté, des shérifs, des juges de la paix, des paroisses, des corporations municipales ; les fonctionnaires y portent les mêmes noms ; mais dans la réalité, quelle différence ! Presque tous les emplois sont remplis par des protestans ; on a soin d'exclure autant que possible les catholiques des fonctions des jurés. des administrations de paroisses, de celles des villes : la justice elle-même n'est pas égale, et les protestans, qui l'ont à peu près à eux seuls, voient trop souvent dans le catholique accusé un sauvage idolâtre que l'on ne risque rien de condamner.

Les catholiques, de leur côté, opposent le genre de lutte que leur situation comporte : les anciennes sociétés secrètes des *white-boys* (enfants blancs) et des *cardeurs* continuent à exister sous de nouveaux noms, et des vengeances subites et inévitables atteignent ceux d'entre les protestans qui abusent de leur pouvoir ou qui se montrent durs et injustes envers leurs colons : ce sont tantôt des bestiaux égorgés, des arbres coupés, des bois et des édifices brûlés, des prairies retournées, tantôt même des meurtres et des assassinats.

Un crime ou un acte de violence est-il ainsi commis par un catholique sur un protestant, c'est en vain que ces derniers s'efforcent de le poursuivre, les catholiques le cachent, entravent les poursuites ; s'il est pris, ils refusent de témoigner contre lui, ou témoignent même en sa faveur ; ils ont la ressource des faibles et des opprimés, et il en résulte un échange de ruse et de violence qui ne peut manquer de tourner au détriment de tous.

Faute d'un nombre suffisant de propriétaires résidens, l'on a été obligé d'établir des juges de la paix salariés ; d'un autre côté, les citoyens ne pouvant faire eux-mêmes leur police, on a dû créer, sous le nom de *constabulary*, des corps permanens et solides semblables à notre gendarmerie ; les criminels même sont si nombreux, et se rassemblent par fois en bandes si considérables, que l'on a cru devoir mettre, par des ouvrages légers de fortifications les postes et les casernes des troupes envoyées dans le pays, et ceux de la *constabulary*, à l'abri d'un coup de main.

La misère engendre le désordre, et le désordre perpétue la misère : l'un et l'autre empêchent la présence des propriétaires et l'apport des capitaux ; les Anglais, qui les portent dans tout l'univers, n'en ont pas pour un pays placé à leurs portés et qui fait partie de leur royaume : sur huit millions d'hectares que possède l'Irlande, et à côté de terrains que s'arrache une population affamée, il y en a plus d'un million qui, avec quelques travaux seraient susceptibles de culture et qu'on laisse sans les cultiver ; toutes les richesses naturelles, celles des mines métalliques, de la houille, des carrières, restent sans exploitation.

Une opinion presque universellement répandue parmi nous et qui me paraît fautive, c'est de ne voir dans l'Irlande qu'un sujet d'embarras pour l'Angleterre ; elle est un embarras sans doute à certains égards, mais elle est bien plus encore une source d'avantages et de produits.

Pendant les guerres de l'Empire, les Anglais ont trouvé en Irlande des soldats pour recruter les armées qu'ils envoyaient sur le continent ; lorsqu'en 1807, l'établissement du système conti-

mental empêcha les approvisionnemens de grains de venir des côtes de la Baltique, ce fut en Irlande qu'on les trouva.

Aujourd'hui il en est de même : les Anglais trouvent en Irlande des soldats pour garder les points fortifiés qu'ils possèdent dans toutes les parties du globe, et pour maintenir dans la soumission leurs nombreuses colonies. Ils y trouvent des ouvriers pour leurs travaux publics ; les chemins de fer ont été construits en grande partie par des travailleurs Irlandais, et lorsque tout est fini, ces travailleurs ne sont pas une gêne, on s'en débarrasse en les renvoyant dans leur pays.

D'Irlande vient comme autrefois une grande quantité de céréales et de bestiaux ; d'Irlande viennent également, et sans frais de transport ni droits de douanes, des matières premières propres à alimenter les manufactures anglaises, la laine, le lin, le chanvre : le lin seul entre dans cette alimentation pour deux cent quarante millions de livres pesans.

D'un autre côté, si pauvres que soient les Irlandais, l'industrie anglaise y trouve près de neuf millions de consommateurs obligés de s'en servir.

Enfin, par suite de la disposition qui a mis presque toutes les terres entre les mains de propriétaires, soit Anglais, soit résidant en Angleterre, la presque totalité des revenus territoriaux de l'Irlande se dépense en Angleterre et y entretient la fabrication.

Et ce ne sont même pas seulement les protestans et les grands seigneurs qui vont ainsi s'établir loin de l'Irlande ; les catholiques

même, sitôt que la banque ou quelque commerce de détail leur a fait acquérir une fortune suffisante se hâtent de quitter leur malheureux pays.

Parmi les objets qui s'exportent d'Angleterre en Irlande, on compte qu'il se trouve pour six millions de vieux vêtemens. L'Irlande forme ainsi aux Anglais un vaste marché de friperie, et leur sert à changer plus souvent d'habits.

L'auteur de tous les maux de l'Irlande c'est l'Angleterre : ce qui existe aujourd'hui est la conséquence de ce qui s'est passé depuis l'époque de la conquête, et au surplus, ce qu'on peut dire de plus favorable à la domination anglaise en Irlande, c'est que six siècles de tyrannie et de violences ont mis l'Angleterre dans la nécessité absolue de continuer au septième les violences et la tyrannie.

L'Irlande, dit quelquefois O'Connell, a un vaste territoire, des ports magnifiques, un sol fécond et facile à cultiver, une population intelligente et laborieuse ; mais elle a en même temps des maîtres qui l'exploitent, et dès lors ses ports restent sans navigation, son sol demeure inculte ou ne produit que pour les étrangers, sa population meurt de faim. Les tyrans nous laissent le sel et les pommes de terre ; ils emportent le bœuf, et le mouton, le porc, le blé, tout ce qui est bon. L'union entre l'Irlande et l'Angleterre, lord Byron l'a justement comparée à celle du requin et de sa proie : l'un dévore l'autre, et cela fait une union.

NOUGARÈDE DE FAYET.

ABD-EL-KADER ET JUGURTHA.

Un écrivain connu déjà par plusieurs ouvrages consciencieux et pleins de style, M. Poujoulat, collaborateur de feu Michaud, vient de publier sous le titre de *Études africaines*, deux volumes pleins d'intérêt. Nous leur empruntons le chapitre suivant, qui offre un rapprochement aussi naturel que juste.



Il a quelque chose d'immense et d'éternel dans l'homme qui est instruit et qui pense. Au lieu de n'occuper qu'un point étroit du globe, il habite tout l'univers ; au lieu de ne vivre que dans l'heure fugitive, il vit dans les siècles ; il a l'âge du monde, l'âge de l'histoire ; il représente tout le passé du genre humain ; il n'est pas simplement un homme, ce sont les hommes qui vivent et revivent en lui. Cette possession des temps et de l'espace par l'étude est merveilleuse comme la mémoire qui loge dans un coin du cerveau, les cieux, les mers, les montagnes, tous grands tableaux de la création.

Un Numide, il y a dix-neuf siècles, soutint le choc de la puissance romaine ; on s'en est plus d'une fois souvenu depuis qu'un marabout résiste avec tant de persévérance aux armes de la France en Afrique. Essayons donc d'établir un parallèle détaillé, motivé, complet, qui nous fasse bien comprendre Jugurtha et Abd-el-Kader.

Jugurtha, le neveu, le fils adoptif de Micipsa, ne passa point son jeune âge dans de molles frivolités ; beau, ardent et fort, il disputait le prix de la course avec les jeunes gens de son âge, goûtait sans fatigue les joies de la chasse, et nul ne frappait plus

tôt que lui le lion, le tigre ou la panthère dans les montagnes ou les forêts de la Numidie.

Abd-el-Kader (1) (l'esclave du Tout-Puissant), homme aux formes charmantes, à la figure grave et rêveuse, aux belles mains et aux jolis pieds, apprit sans maître à monter à cheval dès ses premiers ans ; toujours il se montra solide sur le dos des chevaux ; bien jeune encore, il était adroit à tirer le fusil, monté sur un coursier ; en poursuivant au galop un cavalier, il l'abattait à une grande distance.

Micipsa, pour débarrasser ses fils d'un rival intrépide, brillant et populaire, l'avait envoyé commander un corps en Espagne, dans la guerre de Numance ; mais au lieu d'y trouver la mort, Jugurtha y trouva la gloire, une belle renommée, et l'amitié de Scipion. Il dit dans son cœur : à moi le royaume de Numidie ! Après la mort de Micipsa, il ne recula point devant un crime pour écarter de son chemin Hiemsal qui importunait le plus son ambition. Lorsque Adherbal, vengeur de son frère, prit les armes, Jugurtha commença par le vaincre et finit par lui faire arracher la vie à Cirta (Constantine), au mépris des lois de la capitulation. Maître de la Numidie, il se maintenait par la vigueur de sa volonté, l'habileté de sa diplomatie, le courage de ses troupes dévouées à l'indépendance africaine.

Abd-el-Kader, en entrant sur la scène, n'a éveillé la jalousie dans l'âme d'aucun chef musulman ; son naissant génie n'a dérangé autour de lui le plan d'aucun émir, d'aucune puissance arabe. Aussi n'a-t-il pas eu besoin de précipiter personne dans la mort pour se délivrer d'une rivalité remuante. Le cadî Sidi-

(1) Abd-el-Kader est né en 1808, dans le Voisinage de Mascara.

Ab-med qu'il fit mourir à Azzew était plutôt un traître qu'un compétiteur. Prêtre et guerrier, fils de Mahi-Eddin, réputé saint, lequel comptait lui-même plusieurs marabouts parmi ses aïeux, Abd-el-Kader, environné de bonne heure de respects pieux et de brillans présages, s'est présenté comme l'apôtre et le défenseur de l'islamisme menacé par la France; les croyans d'Afrique l'ont accepté pour guide et pour appui. "Quand il parle de la religion, dit un de ses poètes, il fait pleurer l'œil qui n'a jamais versé une larme." Ce fut en 1832 que les Français entendirent pour la première fois prononcer le nom d'Abd-el-Kader. Successeur de son père dans le beylik de Mascara, il parut à la tête d'intrépides bandes arabes qui se précipitèrent inutilement sur la ville d'Oran, devenu française depuis le mois de juillet 1830, par la soumission de Hassan-bey. Proclamé sultan des Arabes le 28 septembre 1832, son éléction fut considérée comme une œuvre du ciel. Les visions merveilleuses et les signes prophétiques ne manquèrent pas au berceau de sa grandeur. Lorsqu'il s'en alla visiter le tombeau de Mahomet, les saints de la Mecque lui dirent: "Tu régneras un jour!"

Jugurtha, dans les mauvais jours de sa fortune pouvait à force d'argent, d'activité et de génie, retrouver des troupes, reconstituer un parti contre Metellus ou Marius. Mais il n'avait pas l'immense ressource du fanatisme religieux qui ranime éternellement la bravoure, rassemble les débris et lance des forces nouvelles; Abd-el-Kader, toujours vaincu par nos armes, est toujours debout parce qu'il est puissant comme une croyance, mystérieux comme le destin, et qu'il est profondément enraciné au sol comme l'idée musulmane au cœur de l'arabe indompté. Tout sentiment qui a Dieu pour mesure et pour but prend dans son énergie quelque chose d'impérissable. Abd-el-Kader, bannière vivante, personification belliqueuse de l'islamisme africain, fût-il réduit à n'avoir que sa natte de palmier ou de jonc, que son cheval ou son chameau, serait encore redoutable. A un signal du marabout guerrier, le désert pourrait s'ébranler; chaque vallon, chaque plateau, chaque détour de montagne pourrait vomir des milliers de cavaliers.

Jugurtha avait appris à Numance que tout était à vendre à Rome, et c'est avec l'or autant et plus qu'avec le fer qu'il attaquait les Romains; il acheta la moitié du Sénat, il fit main-basse sur les consciences des bords du Tibre; les belles qualités de Calpurnius et d'Albinus, la vertu de Scaurus étaient venues échouer contre l'or de Jugurtha; sauf de rares exceptions, le peuple seul était honnête et pur à Rome, et les richesses du Numide avaient pour les nobles d'irrésistibles séductions: la cupidité romaine fut pendant long-temps tout le secret de la puissance de Jugurtha.

Dans l'âge où nous sommes, l'or n'a rien perdu de son pouvoir, et toutes les consciences ne sont pas intraitables. Pourtant Abd-el-Kader qui sait ce qui passe dans notre pays, n'y a acheté personne: l'émir n'a pas les trésors de Jugurtha, et puis disons-le, les Français ne vendent pas la France.

Autant qu'on peut en juger par des récits de Salluste, les batailles de Jugurtha, avec des éléphants de plus, ressemblaient assez aux batailles d'Abd-el-Kader; elles se composaient de ruses, de pièges, de fuites simulées; les chevaux africains, accoutumés aux aspérités des lieux, s'échappaient à travers les rochers et les broussailles. Les Numides avec leurs javelots blessaient ou tuaient de loin comme aujourd'hui les arabes avec leurs longs fusils. Jugurtha trompait, fatiguait, harcelait l'ennemi; c'est encore aujourd'hui la tactique du chef arabe. On corrompait les sources, on enlevait ou on détruisait les vivres à l'approche des Romains; on

tombait sur les traînards, les imprudens, sur tous ceux qui ne protégeaient pas le corps principal de l'armée. Les premières victoires de Metellus l'attristaient parce que les inépuisables ruses du Numide les lui faisaient payer beaucoup trop cher; il n'atteignit fortement Jugurtha qu'en livrant les champs à la dévastation et en livrant au glaive tous ceux qui s'offraient à lui en âge de porter les armes. Ces espèces de *razzias* que nous avons imitées en ce qu'elles ont de moins atroce pour atteindre dans ses intérêts l'arabe qui vous échappe toujours, avaient découragé Jugurtha, épouvanté la Numidie.

Nous ne croyons pas que Jugurtha ait rien emprunté à la discipline des armées romaines. Après une bataille les soldats numides se dispersaient, reprenant chacun le chemin de sa cabane, et cela ne s'appelait pas une désertion. Rien de régulier n'existait dans les forces de Jugurtha; peut-être n'eût-il pas osé soumettre à une organisation permanente la farouche énergie d'hommes accoutumés à l'indépendance, Abd-el-Kader a montré plus d'autorité ou plus de génie; il a établi des troupes régulières; nous avons les lois et les réglemens qui forment son code militaire. L'armée d'Abd-el-Kader, un peu fictive, car il n'a pas toujours les premiers élémens pour appliquer sa législation militaire, l'armée de l'émir, disons-nous, se partage en *goum* (cavalerie) ou *kriallas* (cavaliers), en *askars* (marcheurs ou fantassins), en *tobdjias* (canonniers). Il a déterminé l'uniforme de chaque arme et de chaque grade, le mode d'avancement, l'administration des vivres, établi des décorations et des récompenses. La bravoure, la piété, la patience, voilà les conditions du commandement. "L'officier, dit Abd-el-Kader, est à sa troupe ce qu'est le cœur au corps de l'homme." Les chefs des cavaliers et des fantassins portent des insignes en guise d'épaulettes; on lit sur ces insignes des inscriptions arabes dont l'une exprime l'idée que la patience dans le commandement est la clef de l'assistance divine.

Jugurtha devait être éloquent; Saluste nous dit qu'au moment d'une grande affaire le chef numide parcourait les rangs de tous ses bataillons et les échauffait de ses discours. Lorsqu'il alla à Rome plaider sa cause devant le Sénat, il ne lui fut point permis de se faire entendre de l'illustre assemblée, mais les sénateurs qui s'étaient repus de son or avaient senti aussi le pouvoir de sa parole. Un grand charme s'attachait à la personne de Jugurtha; la belliqueuse jeunesse de la Numidie s'était passionné pour lui, et dans l'expédition d'Espagne, il était devenu, d'après Saluste, l'idole de l'armée comme la terreur des Numancins. Jugurtha exerçait donc beaucoup d'empire par son prestige personnel; mais nous croyons qu'Abd-el-Kader en exerce bien plus encore. Telle est sa séduction que parfois même les officiers français n'ont pas pu s'y dérober (1). L'émir joint à l'attrait des formes exquises et au double titre de marabout et de guerrier les qualités de savant et de poète. Ses amis nous apprennent que quand il monte son coursier noir, il paraît modeste comme un petit enfant, et se couvre la moitié de la figure ce qui n'empêche pas qu'on ne compare sa vigueur à celle du lion. La poésie arabe contemporaine nous répète que l'esprit de l'émir est plus vaste que la mer, qu'il est le savant des savants, le savant des marabouts, et que les plus grands talebs (écrivains) s'inclinent devant son génie; qu'une lettre qu'on lui adresse ne reste jamais une heure sans

(1) Ce chapitre était écrit lorsque le massacre des prisonniers français de la Deira, exécuté par l'ordre d'Abd-el-Kader, est venu souiller la renommée de l'émir.

réponse, et qu'il emploie toujours les plus belles, les plus pures expressions.

“ Notre maître disent les poètes de l'émir, est comme la rosée qui tombe du ciel, comme la brise du printemps qui parfume les jours des esclaves de Dieu, comme le soleil des beaux mois dont tout le monde veut avoir un rayon, comme le jeune jasmin qui embaume, comme la rose qui se balance au lever du soleil, comme la violette appuyée sur une frêle tige et qui ne change jamais, comme la colombe qui roucoule dès le matin et que les oiseaux viennent écouter, enfin comme une petite vague de la mer qui bat sans cesse les flancs des rochers, car sans cesse notre maître frappe l'oreille du doux bruit de l'explication du livre divin (le Coran).”

Les vers d'Abd-el-Kader sont connus sous les tentes et les gourbis de l'Afrique ; plus d'un cavalier les chante pour charmer l'ennui de ces longues courses où parfois on fait des lieues sans rencontrer un seul arbre. L'émir a consacré par des vers le souvenir de ses principaux faits d'armes ; après avoir pris Tlmeccen, il comparait la cité arabe à une amie dont il aurait conquis l'affection. “ En me voyant, disait l'émir-poète, Tlmeccen m'a donné sa main à baiser ; je l'aime comme l'enfant aime le cœur de sa mère ; j'enlevai la voile qui enveloppait son long visage, et je palpilai de bonheur : ses joues étaient rouges comme un charbon ardent. Tlmeccen a eu des maîtres mais elle ne leur a montré que de l'indifférence ; elle baissait ses beaux et longs cils en détournant la tête ; à moi seul elle a souri et m'a rendu le plus heureux des sultans. Je l'ai tenue par le grain de beauté qu'elle avait sur une joue, elle m'a dit : Donne-moi un baiser et ferme-moi la bouche avec la tienne.”

Dans un chant où je ne sais quelle autre muse du Désert célébrait la prise de Tlmeccen par l'émir, Tlmeccen, s'adressant à son vainqueur, lui disait :

“ O Abd-el-Kader, toi qui sauves les esclaves de Dieu, qui sauves même les naufragés de la plus forte tempête au milieu de la mer, je t'ai donné mes clefs de bonne volonté ; il faut que tu me donnes Alger, ses biens et son peuple pour me servir ; il me faut aussi Oran, sa forteresse et ses canons. Quand tu tiendras ces deux places, ajoute-t-elle, tu n'auras pas besoin de te déranger pour obtenir la soumission de tout le pays.”

C'est souvent par trahisons que s'achève le rôle des grands hommes de guerre. Bomilcar, deux fois l'instrument de mauvais desseins, avait promis à Metellus de lui livrer Jugurtha mort ou vif. Un jour qu'il trouva le chef numide triste et se plaignant de sa destinée, il le pressa de terminer la guerre et de se confier dans Metellus : déjà les conditions de la soumission étaient remplies ; mais quand Jugurtha, dépouillé d'hommes et d'argent, fut sommé d'aller entendre son arrêt de la bouche du général romain, il recula devant la crainte de la servitude et se replongea dans l'air libre de la Numidie, remuant tout par son génie afin de se refaire une armée. Mais cet élan d'une âme énergique fut bientôt troublé par la découverte fortuite du complot de Bomilcar. Délivré du traître, il ne put se délivrer de ses sombres inquiétudes. Plus de repos, de confiance, de sécurité ! Toute figure d'homme lui semblait cacher un ennemi ; il tressaillait au moindre bruit, ne passait jamais la nuit au même endroit, et parfois, au milieu des ténèbres, il se réveillait en sursaut et se saisissait de ses armes en

poussant d'effroyables cris. Agité, mélancolique, il changeait chaque jour ses plans et ses choix et flottait malheureux entre l'ennemi et le Désert. Un roi faible et lâche se rencontra pour accomplir l'œuvre de Bomilcar. On sait comment Bocchus, roi de Mauritanie, fit tomber son allié entre les mains de Sylla et de Marius. Nous avons vu à Rome le cachot (le Tullianum), où une vengeance, indigne d'un grand peuple, laissa mourir de faim Jugurtha.

Abd-el-Kader n'a pas de Bomilcar à redouter. La lassitude de la guerre, notre justice, nos victoires répétées qui seront pour les musulmans une manifestation de la volonté de Dieu, diminueront le nombre des hommes attachés à sa mission de défenseur et de réparateur de l'islamisme, mais la liberté et la vie d'Abd-el-Kader n'ont rien à craindre de l'Arabe. Abd-el-Kader est marabout, il brille de la triple auréole de la religion, du génie et des batailles : il peut dormir en paix sous la garde du premier Arabe venu. Il peut manger sans frayeur le kouskoussou sous toutes les tentes, boire à tous les ruisseaux, à toutes les coupes, et suivre les pas du musulman sans redouter une embuscade. Mais le sort des combats peut le livrer à la France. Quel que soit le coup qui nous l'amène, il ne trouvera chez nous ni le cachot ni le supplice de Jugurtha. Notre civilisation est plus généreuse que celle des Romains.

Ainsi, dans le même pays, deux hommes de génie, à de longs âges d'intervalle, auront conquis une immortelle renommée en combattant deux grandes nations. La prolongation de la résistance d'Abd-el-Kader ne doit pas exciter notre surprise : sachons bien que ce sultan des solitudes est l'homme d'une croyance, et, de plus, qu'il est supérieur à Jugurtha.

La vapeur, ce prodigieux instrument donné au genre humain pour hâter sa marche vers l'unité, nous assure la possession de l'Algérie en la faisant toucher à nos rives.

L'Afrique, au temps des Romains, était plus facile à conquérir qu'elle ne l'a été de nos jours, à cause du grand nombre de villes qu'il y avait alors et qui permettaient d'atteindre de grands intérêts. Mais calculez le temps qu'il fallait pour que jadis des troupes parties d'Ostie ou de Brindes arrivassent sur les côtes africaines. Que de semaines, de mois perdus dans une navigation soumise à toutes les incertitudes des vents et des flots ! Que d'inévitables lenteurs pour porter des secours, des ordres, des idées ! Grâce à la vapeur, l'œuvre française en Afrique sera infiniment plus prompte que l'œuvre romaine. Avec la vapeur la France peut en dix ans faire en Afrique ce qui coûtait un siècle à Rome. La providence a voulu que la civilisation chrétienne eût de plus puissans moyens de propagation que la civilisation païenne. Elle a donné aux peuples chargés de porter l'unité morale des ailes plus rapides qu'aux nations anciennes chargées de porter l'unité politique. Toutefois prenons garde aux illusions en de tels sujets ! Les illusions, ces poétiques enchantemens de la vie, ne sont que des travers ou des faiblesses d'esprit quand elles s'appliquent aux grandes questions de l'avenir. Il y a loin, bien loin de la conquête matérielle d'un pays à sa conquête morale ; à l'une peuvent suffire les jours et les années, à l'autre il faut les siècles. On a bientôt fait de saisir le corps de l'homme, mais l'âme humaine est bien autrement difficile à prendre.

POUJOLAT.

LE CHÂTEAU DE SAINT-JAMES.



DANS notre dernier numéro de l'Album, nous avons donné un extrait du *Château de Saint-James*, par M. MOLÉ-GENTIL-HOMME. Aujourd'hui que les deux derniers volumes de cet ouvrage sont sous presse, nous saisissons cette occasion de constater le légitime et beau succès obtenu par ce nouveau livre du jeune auteur auquel nous devons déjà l'intéressant et dramatique roman de *Marie d'Anjou*.

On a vu que la fille de lord Barthwell, pour sauver Richard, l'homme qu'elle aime, est allée se jeter aux genoux d'un homme qu'elle hait, le chancelier Jefferies, d'odieuse mémoire. La grâce a été accordée ; mais en échange de cette grâce, Jefferies a exigé que Sarah Barthwell devint sa femme. Ce mariage a eu lieu en effet, il est résulté de ce pacte étrange une suite d'incidents dont le détail n'est point absolument nécessaire à l'intelligence du passage que nous offrons à nos lecteurs. Au moment où nous reprenons le drame, Londres est agité par les sourdes commotions du mécontentement populaire : un certain licencié, sir Walter, répand parmi la multitude des germes de discorde et de rébellion. Or, ce sir Walter n'est autre que Richard, l'ancien amant dont Sarah a obtenu la vie, le partisan du duc de Monmouth, celui pour qui Sarah s'est dévouée sans qu'il l'ait jamais su, celui enfin qu'elle n'a jamais cessé d'aimer. Jefferies, avec ce tact infailible que donne la haine, l'a reconnu, ou plutôt l'a deviné... Pour l'attirer chez lui, il organise dans le palais de la chancellerie une fête brillante, splendide, où il annonce que toutes les opinions politiques, toutes les discussions, quelles qu'elles soient, pourront se réunir et se donner la main. A la faveur de ce piège, il invite sir Walter lui-même. L'heure de la fête arrive, la foule abonde, on ne songe qu'au plaisir, lorsque, à un signal convenu, les draperies tombent, les bougies s'éteignent, les fleurs disparaissent, pour laisser place à un tribunal sombre, menaçant, terrible, prêt à juger le malheureux proscrit assez imprudent pour avoir cru à la parole, à la loyauté de Jefferies. Toute cette scène est d'un grandiose et magique effet. Le chancelier, après avoir appelé sir Walter par son véritable nom, s'adresse à tous ses invités et les prie de lui pardonner si, après les avoir conviés à une nuit de plaisir, il les fait assister à l'accomplissement terrible d'une mission qu'il va exercer, de concert avec les juges présents, au nom de S. M. le roi Jacques II.

A ces mots, les deux grandes draperies du fond s'ouvrirent, comme se déchirèrent jadis les voiles du temple, à l'heure même où le Seigneur expira. Il y eut parmi les femmes un tourbillon d'épouvante. Tout autour de la salle, la transformation se faisait prompte et silencieuse. Des hommes vêtus de noir décrochaient les candelabres et les emportaient à travers la foule qui s'ouvrait avec terreur. A chaque instant la lumière devenait moins vive et les ténèbres s'épaississaient, à chaque minute, un pan de tapisserie s'affaissait, tantôt laissant à nu un pilier, tantôt décou-

vrant un panneau sombre ou rayonnait la figure sévère de Bacon ou de Thomas Morus....

Au fond sur une haute estrade, s'élevait la table du tribunal avec son long tapis noir à franges d'argent. Au milieu de la table, c'est-à-dire vis à vis le siège du président, était placée la main de justice, moitié ébène, moitié or.

Au dessus du tribunal planaient trois lampes, retenues au plafond par des chaînettes de fer. La flamme en était d'un rouge terne, et il s'en exhalait une vapeur nauséabonde qui répondait sur l'ensemble de ce nouveau tableau une sorte d'obscurité sinistre.

Jefferies, debout au milieu de la salle, semblait diriger du regard les fils mystérieux de ce changement à vue.

Le premier moment de surprise passé, les hommes avaient tout compris, et, sur un signe imperceptible de leur hôte redoutable, s'étaient retirés lentement, en lui jetant, ceux-ci un adieu louangeur, ceux-là un coup-d'œil d'intelligence et d'admiration.

Les femmes, elles aussi, avaient deviné... mais une seule émotion s'était emparée d'elles.— elles s'étaient senti trembler, et elles avaient fui.

En cinq minutes, le miracle fut accompli ; on eût dit un ciel étoilé, envahi subitement par une nuée d'orage. Plus de ces tapis moelleux où s'épanouissait, l'instant d'aparavant, tout un parterre de fleurs artificielles. Plus de guirlandes embaumées, plus de velours, plus de soie, plus de regards sourians, ni de bras luttant de blancheur avec la perle, ni d'épaules nues ;— mais de grandes et froides dalles creusées sous le pied lourd des condamnés, des lambris peuplés d'échos plaintifs, des lueurs blafardes, quelques hommes lugubres qui semblaient attendre de nouveaux ordres, et sur tout cela le silence, froid et pesant comme une main de plomb.

Trois visages brillaient d'un rayonnement divers au milieu de cette ombre lugubre. Le lord-chancelier avait la joie du triomphe peinte sur la figure ; Richard était assis et demeurait étranger à tout ce qui se faisait près de lui ; quant à Sarah, réfugiée sous l'ombre du pilier le plus obscur, elle pressait sa poitrine dans ses deux mains pour comprimer son haleine et retenir ses sanglots.

—Hé ! que vois-je ? dit le chancelier en l'abordant avec galanterie, encore ici, madame. Excusez-moi de n'avoir pas songé tout d'abord à vous reconduire dans votre appartement.... mais me voici à vos ordres.

—Merci, Mylord.... répliqua Sarah d'une voix étranglée ; je préfère me retirer seule.

—A vos souhaits, Milady.

Jefferies ouvrit la porte de la galerie qui se trouvait derrière Sarah et la referma vivement. Puis ayant donné un tour de clé :

—Hola, quelqu'un ! s'écria-t-il.

—Que veut Mylord ?

—Remettez cette clé à Joshua.... à Joshua seul.... entendez-vous ?

—Oui, Mylord.

Le serviteur zélé, qui n'était autre que Dovelv Margham, sortit

avec un empressement très propre à donner une excellente idée de son obéissance ; mais aussitôt sorti, il s'arrêta, et sans même s'informer où était Joshua Spilmann, mit dans sa poche la clé qu'on lui avait confiée.

Le lord-chancelier se recueillit un instant, et parut prendre un singulier plaisir à observer silencieusement Richard Benn ; il se complaisait dans la sécurité de sa victoire ; mais s'arrachant tout à coup à cette jouissance égoïste :

—Jarvys, dit-il, regarde par cette fenêtre si tout le monde est parti.

—Tout le monde, Mylord.

—Il n'y a plus personne ?

—Personne, Mylord, si ce n'est pourtant la compagnie de hal-lebardiers que votre grâce a fait mander.

—C'est bien ; je vais au greffe changer de costume. Qu'on soit prêt à me suivre quand j'appellerai... Mais qui dont est là près de toi, Jarvys ?

—Un ami à moi, Mylord, que votre grâce m'a autorisé à employer dans sa maison, l'ancien tavernier Kit-Tibald.

—Ah ! je sais... N'a-t-il pas un neveu?... un certain petit enragé....

—Qui s'est tout-à-fait amendé, Mylord, répondit Tibald en se courbant jusqu'à terre, et qui est maintenant doux comme l'agneau de Pâques. Maître Joshua a daigné lui donner de l'occupation près de sa personne, et je puis promettre à votre grâce...

—Assez, assez, interrompit vivement Jefferies, ce sont les affaires de Joshua ; qu'il s'arrange avec lui. Maintenant, descendez tous deux et que bonne garde soit faite. Vous répondez sur votre tête du prisonnier.

Kit et Jarvys exprimèrent leur soumission par un salut prolongé. Le chancelier, avant de pousser les battans de la porte qui conduisait au greffe, se retourna et dit à Richard :

—Un peu de patience, Monsieur, nous reviendrons bientôt.

—Quand il vous plaira, répondit paisiblement Richard ; je ne n'ai plus ni espérance, ni regret, ce qui fait que ma résignation est grande et que je ne trouve le temps ni trop rapide ni trop lent.

Toutes les portes se fermèrent à la fois autour du captif.

Plusieurs minutes s'étaient passées, le chancelier était sorti, la solitude environnait Richard... Le pauvre jeune homme fléchit enfin sous l'austérité de son rôle, et par degrés, se dépouillant de cette fermeté d'emprunt dont ne saurait s'affranchir l'âme la mieux trempée, reentra, faible et vaincu, dans la réalité de sa vie. Il mesura du même jet de sa pensée, le gouffre où allait s'abîmer son avenir et tout le vide où s'était perdu son passé. Et pourtant il ne tenait point à l'existence... Ce qui l'effrayait, c'était la mort sans consolation, la mort augmentée des tortures de l'abandon, la mort sans un regret sincère, sans un regard ami... Et au milieu de ces profondes tristesses, il chercha de son œil, un instant ranimé, la porte par laquelle avait disparu Sarah.

Une larme vint à sa paupière.

Il resta longtemps dans cette attitude. Son regard était fixe, pétrifié : on y eût pu lire successivement toutes les douceurs et toutes les amertumes de cette contemplation obstinée.

Tout à coup le prisme fut rompu. Un bruit léger et l'apparition soudaine d'un être vivant détruisirent le charme produit à la fois par le silence et la solitude.

Une main hardie touchait la porte de ce sanctuaire où s'abritaient religieusement ses plus beaux souvenirs.

La colère s'empara de lui... il fit un pas.

—Dovely ! s'écria-t-il étonné.

— Pas un mot ! dit le neveu de Tibald. Pas un mot, ou je suis perdu !

La clé grinçait déjà dans la serrure.

—Mais je ne veux pas que tu ouvres cette porte, reprit Richard avec égarement ; es-tu donc si empressé de me voir certain de mon malheur ? Qu'importe à cette femme ce qui se passe ici ? Un homme va mourir... qu'y peut-elle faire ? elle ne songe plus à moi, va ! et je suis sûr qu'elle est loin d'ici...

—Et moi, répliqua tout bas Dovely, je suis sûr qu'elle est là.

La porte s'ouvrit et une forme blanche ondula dans l'ombre.

Richard courut comme un fou à la rencontre de Sarah, dont les bras tendus semblaient implorer Dieu.

Dovely s'assura, par un regard lancé rapidement aux quatre coins de la salle, qu'on ne l'avait point épié, et s'enfuit.

Ce fut un admirable élan de cœur. Richard appela Sarah d'un de ces gestes qu'il ne faut point décrire, et Sarah vint à lui, comme la pauvre exilée qui cherche un refuge, si bien que son cœur, prêt à défaillir, s'appuya mollement sur cette barrière bénie que lui faisaient les deux bras de son amant et que sa tête, beau lys penché sur sa tige, prit l'épaule de Richard pour appui.

C'était l'amour dans toute sa force attractive, dans toute sa généreuse irreflexion. Qui pourrait évaluer la durée morale de cette minute sublime, où se résumèrent, dans un contact chaste et pur, tant de bonheur rêvé, tant de jouissances perdues ?

Richard et Sarah eussent béni la main qui les eût alors frappés tous deux.

Mais Richard, plus fort que Sarah, reprit le premier un peu de raison, et se remettant d'une si rude épreuve il dit à Sarah :

—Milady, vous souvient-il d'une lettre que je vous écrivis sous le coup d'une mort menaçante, et où je vous suppliais de ne disposer de vous,—comme vous me l'aviez juré tant de fois,—que le jour où vous me sauriez parjure ou mort.

—Pouvez-vous me demander cela, Richard ? Si je m'en souviens, mon Dieu !

—Et vous, souvient-il aussi de votre réponse, Milady ? « Venez demain, je suis prête... Ne venez que dans dix ans, j'attendrai ! »

—Mon cœur, comme le vôtre, a gardé la trace de ces paroles, Richard.

—Et cependant...

L'œil du jeune homme flamboya.

—Richard ! murmura la voix éteinte de Sarah.

—Oh ! ne vous justifiez pas... mon Dieu !... ce que vous avez fait est tout simple. Je n'avais aucun droit sur vous... Quoi donc ? Fallait-il, parce que vous avez daigné abaisser vos yeux jusqu'à moi, courber votre vie entière sous un joug imprudemment accepté ? Non, Milady, non... il n'y avait eu entre nous que de tendres paroles, c'est-à-dire je ne sais quoi de vague et d'insaisissable qu'on entend avec ivresse comme une belle musique, qu'on respire avec délice comme une fleur... Malheur à celui que cette mélodie et ce parfum rendent fou !... Qu'il meure, c'est le prix que mérite sa folie... Vous le voyez bien, Milady... vous n'avez point à vous justifier, et je n'ai aucun reproche à vous faire. La raison est toute de votre côté... moi, je suis le fou, et mon tort, puisque j'appréciais si mal ce que vaut la vie, est de n'avoir point su mourir.

—Que dit-il donc ? bégaya la pauvre femme qui crût rêver.

—Oh ! cette fermeté dans le malheur m'a coûté cher, Madame. Un autre eût essayé d'oublier... moi, je me plaisais dans mes souvenirs, j'en aimais la douleur, je rouvrais volontairement ma

blesse, heureux de contempler, goutte à goutte, le sang qui s'en échappait. Tenez, le jour que je suis sorti de la Tour de Londres, mon premier soin a été de courir à Bristol et de là au château de Blenthal. Vous étiez partie, me dit-on, partie pour ne plus revenir... et pas une indication, pas un mot de vous ! Mon cœur saigna, et cependant je ne vous accusai point. Comment vous aurais-je soupçonné !... Il me semblait que vous viviez en moi comme je vivais en vous, et cette union, même quand nous étions séparés, était si étroite et si intime, que je ne cessais jamais de vous voir ni de vous entendre. A Blenthal, quoique absente, mon âme vous devina sur le balcon dentelé d'où tant de fois vous avez salué de la main mon arrivée. Votre ombre était là, votre ombre qui souriait et me disait d'espérer. . . . Pouvais-je m'éloigner sans avoir pénétré un instant au moins dans la forêt de Blenthal, sous ces magnifiques dais de feuillage qui avaient si souvent abrité nos deux rêveries ? O Sarah ! quelles charmantes féeries !... et quel doute résisterait à un langage qui persuade si bien ? Tout me parlait de vous, et le bruissement des feuilles, et l'herbe du sentier où je reconnaissais la trace de vos pas et le sifflement de la brise à travers les futaies, et les grandes allées désertes et les rocs élancés, et surtout, oh ! surtout les profondeurs retentissantes du gouffre des Aiglons-Noirs....

— Oh ! plus bas... plus bas... tais-toi.

— Eh bien ! tous ces bruits ensemble, toutes ces voix réunies célébraient ta louange, Sarah. C'était un chant séraphique où ton nom résonnait comme la note la plus pure d'une harpe, doucement caressée par les doigts d'un ange invisible. J'interrogeais j'écoutais, et à toutes mes frayeurs, à tous mes doutes, il n'y avait qu'une réponse qui bruissait imperceptiblement dans l'air de manière à n'être entendue que de mon cœur : Je t'aime ! je t'aime !... .

— Parle donc plus bas, reprit Sarah dont le regard épouventé se fixait vers l'entrée du fond.

— Blenthal, adieu ! sombre gouffre où je voulais mourir et au bord duquel une main cruelle m'a retenu, adieu, je vous quitte, je pars... Ma bien-aimée est à Londres, dites-vous ? je retourne à Londres... Puisque vous m'assurez qu'elle est là les tristes faubourgs de la cité me seront aussi doux et me paraîtront aussi beaux que vos plus vertes solitudes et que vos plus frais ombrages... Je pars, j'arrive !... Ici, Sarah, le jour devient nuit, le rêve s'en va, l'écho meurt. Je n'entends plus rien, je ne vois plus rien, ou pour mieux dire, la réalité qui m'enveloppe est si effrayante, que je me voile la face avec désespoir... Alors, la haine, la colère, le désir de la vengeance, s'éveillent en moi. Ce Jefferies, qui est désormais le spectre vivant de mes rêves, j'engage avec lui un combat dont l'issue est quelque temps douteuse... Ma défaite était cependant inévitable... je suis vaincu, je succombe... Sarah, le but réel que je poursuivais, j'allais l'atteindre, c'était la mort... et cette mort j'allais la subir vaillamment, avec courage, avec cette joie rayonnante et suprême du héros qui se fait martyr... et voilà que vous venez rendre à mes yeux qui se ferment le regret de la lumière, à mon âme qui s'éteint le regret de la vie... Que me voulez-vous, Sarah, que me voulez-vous !

Aux derniers mots de Richard, les deux côtés de la porte du greffe s'étaient disjoints et les lampes du tribunal avaient obliquement éclairé l'ombre immobile de Jefferies. La scène qui se passait devant lui ne parut d'ailleurs lui causer aucun étonnement. Il se contenta de croiser les bras et regarda en silence.

Richard n'avait rien entendu. Sarah vit tout.

Alors, la force étrange qui grandissait presque toujours cette femme aux heures du danger, vint cette fois encore à son secours. Seulement, au lieu d'une idée de salut qui lui jaillit du cœur, ce fut une sorte d'élan terrible, inspiré par le fanatisme du désespoir. Elle sentit que Richard et elle étaient perdus tous deux et voulut que du moins leur dernier soupir fût un défi à la persécution et au malheur.

— Ce que je veux, dit-elle en partageant ses regards entre Richard et Jefferies, je veux que tu m'écoutes et que tu te recueilles dans une sainte ivresse.

Et elle lui prit les deux mains avec force.

Jefferies avait vu le regard de Sarah se croiser avec le sien... Elle le bravait donc !... Il ne bougea pas davantage.

— Oh ! dit Richard, pourquoi m'attirer ainsi vers toi ?

— Pourquoi ! parce que je veux que tu sois heureux, Richard, parce que toutes les mélodies du passé vont se réveiller ici... et vont commencer, ces beaux échos de Blenthal, cette voix de la forêt, tu sais ?... prête l'oreille, tu vas les entendre... Je t'aime, Richard, autant que j'ai t'ai jamais aimé !!!

— Sarah ! Sarah !

Et tout autre mot expirant dans le gosier de Richard, sans pouvoir parvenir à ses lèvres, il se laissa aller à ce courant magnétique qui l'entraînait, et à son tour, par un mouvement de tendre frénésie, attira Sarah contre lui.

Ils se tinrent, l'espace de plusieurs secondes, étroitement enlacés.

Mais Richard, ayant aperçu Jefferies, se rejeta en arrière, en pâlisant de terreur...

— Pauvre femme, dit-il en se tordant les mains, je l'ai perdue !

— Je n'ai rien fait que je n'aie voulu faire, répliqua résolument Sarah. Je savais que cet homme était là.

— Et sans doute, Madame, dit Jefferies en s'avancant avec une lenteur calculée, il vous a semblé piquant d'ériger le lord-chancelier d'Angleterre en mari ridicule. Heureusement que nous autres, gens de loi, nous mettons tout en compte, et que la revanche n'est pas loir.

— Avant de vous laisser prendre cette revanche qui, je le sais, sera terrible, il faut que je parle à sir Richard, mylord, et que je lui parle en votre présence, afin qu'il sache tout et qu'il nous juge, vous et moi, comme ferait un juge impartial, s'il y en avait encore à Londres, comme ferait Dieu, s'il était là !

Jefferies souriait.

Sarah ! s'écria Richard, je ne sais si c'est Dieu qui m'éclaire, mais je devine ce que vous allez me dire... Ainsi, pas un mot de plus, car je le vois, je le sens, il faudra à ce tigre deux proies au lieu d'une, et c'est sur vous sans doute...

Il ne suffit pas que vous deviniez, Richard. C'est la vérité dans son expression la plus pure, la vérité redoutable et nue qui vous doit être révélée. Rien au monde n'empêchera que cela soit !

— Sur mon âme ? s'écria le chancelier qui, malgré lui, pliait encore sous le joug impérieux de cette femme et prenait le parti de dissimuler sa colère sous l'apparence ironique, je ne m'attendais pas, je l'avoue, à jouer ici, entre ces quatre murs vénérables et sous cette toge imposante, le misérable rôle d'accusé ; mais n'importe, je ne serai pas fâché de vous voir tous deux à l'œuvre, vous milady, abordant avec hardiesse ce que nous appelons le réquisitoire, et vous, Monsieur, rendant une sentence !... cela me changera un peu.

Jefferies, pendant toute cette véhémence apostrophe, avait gardé son attitude froide, dédaigneuse, hautaine, et chez lui cet excès de longanimité était un prodige d'énergie. Mais quand Sarah eut cessé de parler, lorsque, vaillante et passionnée, elle eut saisi l'une des mains de Richard, comme pour donner une force plus réelle à l'explosion de sa pensée, il s'écria :

— Par saint Georges, patron de l'Angleterre et le mien, milady, l'attorney général des assises d'Old-Bailey, ayant à obtenir la condamnation de l'accusé, n'aurait pas été plus habile que vous et vous avez instruit l'affaire de sir Richard Benn mieux que n'eussent fait six mois de procédure.

Il ajouta en s'efforçant de sourire :

— La séance peut commencer maintenant.

Puis, allant vers le fond, il appela par deux fois à voix haute :

— Joshua ! Joshua !

Une affreuse pâleur couvrit les joues de Sarah. Richard s'approcha pour la soutenir. . . ; elle fit d'abord un léger mouvement pour se dégager de son étreinte. . . , mais bientôt, cédant à un entraînement délicieux, poussée d'ailleurs par cette sorte de résolution fébrile qui est la force des heures suprêmes, elle s'appuya contre lui, le corps doucement plié, la tête rejetée en arrière, cœur contre cœur, et les yeux pleins de larmes. Il y avait dans cette posture une provocation douce et énivrante. Richard ne résista plus. . . il pressa avec transport Sarah sur sa poitrine et effleura même son front de ses lèvres.

Mais soudain, soit crainte, soit mouvement d'une jalousie mal éteinte, il détourna la tête et, comme celui de la pauvre femme, son regard se voila de pleurs.

— Tu me refuses le baiser d'adieu ? murmura-t-elle.

— Sarah ! Sarah ! fit la voix étouffée de Richard.

Et une souffrance inquiète, étrange, se peignait sur ses traits bouleversés. Ce fut comme un éclair, elle comprit. . .

— Oh ! nous le pouvons sans crime, reprit-elle avec amour, car je puis te le jurer ici, Richard, à la face du ciel qui nous voit, sous l'œil de Dieu qui m'entend, je ne suis la femme de ce monstre que de nom !

Pour toute réponse, les lèvres de Richard se collèrent à celles de Sarah. Un long frisson glaça leurs veines en réchauffant leurs cœurs. Les rayons de leurs yeux se mêlèrent, et pendant une minute leurs deux souffles se confondirent en un. Que leur importaient maintenant le passé et l'avenir, la présence du juge et les apprêts du supplice ? Ils n'avaient plus qu'une pensée. . . ils se hâtaient de respirer ce bonheur inespéré avec enthousiasme, avec emportement, avec rage, comme on respire un de ces âpres parfums de l'Inde qui enivrent, qui font rêver et qui tuent.

Joshua Spilmann était accouru à l'appel du maître.

Le chancelier, après avoir rapidement échangé quelques mots avec lui, revint près de Richard et de Sarah.

La colère allumait dans ses yeux des rayons fauves et ardents.

Leurs mains se détachèrent. Richard recula et Sarah, se dirigeant vers la galerie qui lui avait tout à l'heure livré passage, tenta de s'enfuir en disant encore à Richard :

— Adieu ! Adieu !

Elle allait sortir. . .

— Où allez-vous donc, Madame ? demanda froidement le chancelier, en la retenant par le bras.

Elle indiqua du doigt le chemin de son appartement.

— Vous voulez retourner chez vous ?

Elle fit signe que oui.

— Non pas, Madame, non pas ! A Dieu ne plaise que je vous prive d'un spectacle que vous avez cherché vous-même. . . . Vous avez voulu voir Jefferies sous sa toge et dans ses fonctions de lord chancelier, je ne vous priverai point de ce curieux spectacle. Vous êtes venue : vous resterez.

Et le chancelier ayant averti Jarvys et Joshua par un signal, les battans des deux grandes portes s'ébranlèrent. Par l'une, entrèrent les juges, tête couverte et gravement drapés sous leurs tuniques flottantes ; par l'autre déborda le flot populaire. . . , il y eut un moment de confusion. Mais un détachement de hallebardiers, commandé par un chef dont la figure nous est bien connue, — l'ancien colonel Kirke, — survint fort à propos, et, par une manœuvre habilement exécutée, forma sur-le-champ une barrière qui reŕoula les curieux dans une sorte d'enceinte réservée, et ménagea l'espace rigoureusement nécessaire aux opérations du tribunal.

Une réflexion traversa l'esprit de Sarah.

— Folle que j'étais de vouloir fuir. . . . pensa-t-elle. Est-ce que ma place n'est pas là, près de lui ? . . .

Et son visage se rasséréna.

Les membres présents étaient l'évêque de Chester, l'évêque de Durham, le chef de justice Herbert et le chancelier Jefferies.

Ils montèrent à leurs places successivement et en silence, pendant que les huissiers, en tenue d'audience, s'échelonnaient sur les gradins de l'amphithéâtre et que le recorder, assis devant sa petite table noire, s'appropriait à donner lecture de l'acte d'accusation, lequel, contre l'usage ordinaire, était peu volumineux et consistait en quelques lignes écrites à la hâte sur un parchemin de petite dimension.

Sarah, reléguée au pied d'une colonne, courbée en deux, grelotante, brisée, n'avait plus le sentiment exact de ce qui se faisait autour d'elle ! . . . Ses yeux ne distinguaient plus, ses oreilles n'entendaient plus. C'était les ténèbres, c'était le chaos.

Richard fut conduit à la barre. . .

LE JUGEMENT.

Mylord Herbert, le chef de justice, avait adressé à Richard plusieurs questions auxquelles celui-ci avait refusé de répondre, et déjà il s'était levé pour prononcer son réquisitoire, lorsque Jefferies, lui faisant signe de se taire, se leva à son tour, quitta sa place et dit :

— Permettez-moi, mylord, de prendre pour cette fois la parole et de vous céder la présidence. L'accusé ne m'est pas aussi étranger qu'à votre seigneurie, et je renouvelerai volontiers connaissance avec lui.

Il se fit dans l'auditoire un mouvement de curiosité. Un instant même, cette ondulation de tête et ces rumeurs étouffées menacèrent de troubler la tranquillité de l'audience.

Mais l'accent formidable de Kirke intervint à propos, et tout se calma.

Jefferies commença à parler ; mais contre l'attente du plus grand nombre, qui comptait assister à un de ces longs tournois où se plaisait l'ancien chef de justice, et dans lesquels il faisait preuve d'une incroyable variété d'aptitudes, tantôt souple et rampant comme la vipère, tantôt hardi comme le lion, quelquefois prenant sa victime corps à corps, parfois la dédaignant pour invoquer seulement l'intérêt général, réunissant d'ailleurs, dans le faisceau de ses armes oratoires et pour en user tour à tour, la douceur persuasive du chevalier Temple, la fougue violente de son prédécesseur Shaftesbury et la dangereuse duplicité de Cromwell. Il se borna cette fois à quelques coups vivement portés, qu'il termina par

cette péroraison d'une logique et d'une sévérité rigoureuses.

— Qui que tu sois, Walter ou Richard, soldat révolté ou tribun des rues de Londres, ton sang est un composé dangereux d'où s'exhalent les pensées malfaisantes qui te montent au cerveau. L'œuvre de ta vie est une œuvre non interrompue de folie furieuse et de sédition. Faut-il, pour prouver cette vérité trop claire à ceux qui m'écoutent, l'éloquence de Démosthène ou de Cicéron ? Pourquoi ? Celui-là ne serait-il pas fou qui se figurerait éclairer le soleil avec un flambeau ? Il faut que tu meures : tu mourras !

Et Jefferies, pâle, haletant, plus ému qu'il ne l'avait jamais été dans des occasions semblables, se jeta avec une sorte d'empressement au fond de son siège.

Le chef de justice Herbert demanda à Richard s'il avait un défenseur.

— A quoi bon ? dit l'accusé en souriant tristement.

— La cour peut vous en nommer un, insista Herbert.

— Oh ! je sais, reprit sir Richard avec une ironie calme, qu'en fait de raffinemens barbares, le tribunal de Jefferies n'épargne rien, et que, pour prolonger, ne fût-ce que d'une minute, le supplice de l'accusé, il entoure cette mort d'un dernier prisme d'espérance et se plaît à lui montrer au moment suprême, par une échappée verte et riante, la perspective de la vie. Qu'ai-je à faire d'un avocat qui parlera, sans penser un mot de ce qu'il pourra dire, devant des juges qui l'écouteront sans l'entendre ? Merci, mylord, merci.

L'agitation du chancelier avait progressivement augmenté pendant la réplique de Richard.

Lord Herbert se leva. Les juges suivirent son exemple, et tous passèrent lentement et en silence dans la salle des délibérations.

Tous, moins Jefferies.

La présence du grand-chancelier tenait les assistans dans un respect craintif et muet. Lui, cependant, penché en avant et le front appliqué sur ses deux mains, contemplant l'accusé dans une sorte d'ébahissement extatique qui participait également de la souffrance et de la joie. Chose étrange ! il avait compté sur les immenses satisfactions de la vengeance, et maintenant que cette vengeance était sur le point de s'accomplir, il lui semblait que sa soif devenait de plus en plus ardente, et que cette coupe, si remplie qu'elle fût de sang, serait encore trop vite épuisée.

Par momens aussi, à l'aspect de ce visage jeune, doux et résigné, il éprouvait des élans de pitié secrète et d'incroyables tréssaillimens d'épouvante.

Il cherchait alors, lui, homme de logique et de raisonnement, à expliquer ces mystères, et sa fureur, ses instincts sauvages, ses passions brutales, l'empêchaient de voir et de comprendre ce qui était peut-être un rayon céleste, une inspiration bénie de la sainte vérité. Plus il se sentait faiblir, plus sa violence se révoltait. Il attribuait aux mouvemens d'une haine, en quelque sorte exceptionnelle, ce travail intérieur de tant d'impressions cruelles qui bouillonnaient dans son âme comme le feu de la fournaise. Et se nourrissant de cette idée, il essayait de calmer sa rage par un assouvissement prématuré ; il se délectait dans la vue de cette nature robuste et vivace sur laquelle sa volonté terrible allait souffler la destruction. Ce n'était pas encore assez, pourtant. . . .

— Non, pensait-il, la justice humaine n'est qu'un mot ; je vois bien dans le supplice de cet homme la part du roi. . . . mais la mienne, où est-elle ? je ne la vois pas ; le conspirateur mourra. . . . c'est bien. . . . mais mon rival. . . .

Pais, sa pensée faisant explosion au dehors, il ajouta dans un imperceptible sifflement qui glissa entre ses lèvres :

— Oh ! si l'on mourait deux fois !

Et toujours il regardait Richard. Était-ce un défi que lui portait l'enfer ? Était-ce un avertissement dont la source remontait jusqu'au ciel ? Il n'aurait su le dire ; mais cette parfaite quiétude de la victime l'importunait. Là où il s'était attendu à l'énergique résistance du lion, il rencontrait l'obéissance résignée de l'agneau, qui ignore même ce qu'on veut faire de lui, et tend sa gorge au couteau du boucher.

Pour faire taire à la fois tous les doutes qui bourdonnaient en lui, pour détruire d'un coup tous ses scrupules, pour marcher librement dans cette voie ardue où venaient l'assaillir tant d'obstacles, tant d'hésitations, tant de frayeurs jusqu'alors inconnues, il résuma ses pensées dans celle-ci : " Cet homme est un comédien. Son calme est le sourire du gladiateur vaincu. Il espère se faire applaudir en me bravant. "

Après avoir ainsi interprété, dans le sens qui lui convenait le mieux, un mystère qu'il ne lui était pas donné de comprendre, Jefferies se sentit plus rassuré.

Les juges rentrèrent. Kirke fit exécuter à ses hommes une évolution rapide, à la suite de laquelle la haie se trouva mieux formée. La croix des hallebardes brilla dans l'air, et l'on entendit au dehors un bruit significatif : c'étaient les soldats qui armaient leurs arquebuses. Cette précaution, toute militaire, n'était peut-être pas inutile, en égard à la disposition des esprits. On fit silence, et la lecture du jugement commença. . . .

Le dernier mot était la conséquence forcée du premier. Pas un anneau ne manquait à cette chaîne mystérieuse qui, après avoir tenu l'accusé garotté dans les cachots de Bristol et de Londres, avait pesé sur lui jusqu'en pleine mer, pour le ramener enfin, pieds et poings liés, devant son irréconciliable ennemi. Sir Richard Benn était condamné à mort. Et comme aucun indice, aucune preuve n'établissait qu'il fût gentilhomme, écuyer, ni même simple tenancier de terres dépendant d'un fief noble, circonstance qui eût permis à son égard l'emploi de la hache et du billot, le tribunal avait prononcé le supplice du gibet. L'exécution devait avoir lieu le lendemain, à midi sonnante, sur la place d'Old-Bailey.

Cette fois, aucun cri ne s'éleva de la foule. Le dénouement avait été prévu. D'ailleurs, le colonel Kirke, en prévision du tumulte, tenait son épée, pointe en terre, prêt à la lever en cas d'attaque. Les soldats, l'œil attaché sur cet acier glorieux, attendaient avec une sauvage impatience l'éclair qui devait allumer le combat. Tous brûlaient également de se distinguer. Par malheur pour leur réputation de zèle, le calme de l'assistance rendit cette émulation superflue, et tous les frais de facile vaillance dont avait fait montre l'honorable troupe, se trouvèrent complètement perdus.

Mais à défaut de cris séditieux, il y eut parmi cette multitude blessée au cœur, un léger frémissement suivi d'un échange rapide et muet de regards d'intelligence et de serremens de mains. Sans s'être dit un mot, on s'était donné rendez-vous.

— La séance est levée, dit mylord Herbert.

A ces mots, un mouvement général s'opéra, et, en peu de temps, la salle du tribunal fut à peu près déserte.

Pendant le prononcé de l'arrêt, les yeux de Richard et de Sarah ne s'étaient point quittés. Un moment, sans avoir conscience de ce qu'ils faisaient, seuls dans cette foule, tout entiers à eux-mêmes, ils voulurent s'élancer l'un vers l'autre. . . . Mais Kirke avait déjà saisi le bras du condamné. . . . et Sarah, heurtée,

froissée par les curieux qui se pressaient pour voir ce spectacle si curieux et si attrayant d'un pauvre jeune homme qui n'avait plus qu'un jour à vivre, Sarah avait perdu connaissance et était tombée à genoux.

Et bientôt, du fond de cette nuit profonde des sens où elle revoit en songe tous les détails odieux de la réalité, elle poussa des gémissemens vers Dieu et leva ses deux bras comme pour demander du secours. Une main, qu'elle sentit frissonner dans la sienne, l'aïda à se relever. Elle rêvait encore; mais dans ce demi-sommeil, dans cette moitié d'agonie, des paroles sourdes et confuses recommençaient à vibrer. Elle écoutait, elle rentrait peu à peu dans la vie.

—Dovely !... Dovely ! bégaya-t-elle en regardant fixement celui qui était resté près d'elle pendant que tout le monde se retirait.

—Que me disiez-vous donc ? reprit-elle avec volubilité. Oh ? merci, mon ami, de ne m'avoir pas abandonnée ! Vous ne savez pas, j'ai besoin de vous... Pauvre enfant, voulez-vous encore vous dévouer à la malheureuse qui n'a plus, pour s'acquitter envers vous, que ses prières et ses pleurs ?

—Oh ! Milady !

—Eh bien ! il faut que je parte... que je fuie...

Impossible, dit Dovely Margham ; j'étais près de mon oncle, quand les ordres ont été distribués. La maison est cernée. Il n'y a pas une issue où l'on ne rencontre la flèche d'une hallebarde ou le canon d'une arquebuse. Des feux seront allumés toute la nuit et la troupe qu'on a choisie est une troupe dévouée. Impossible de fuir... impossible... et d'ailleurs, Milady, où iriez-vous ?

Sarah regarda Dovely avec surprise... Il baissa les yeux.

—Oh ! pardon, Milady, pardon d'avoir été assez hardi pour vous interroger...

—Ne me demande pas pardon... N'as-tu pas sauvé Richard... n'es-tu pas mon ami ?

—Oh ! c'est me donner trop d'orgueil... et de joie, murmura Dovely dont la pâleur était effrayante.

—Tu veux savoir où j'irais... Ecoute... la nuit est noire, le pont de Londres n'est pas loin et la Tamise est profonde...

—Milady !

—Tu sais tout.

—Quoi ! si belle... si jeune ?...

—Est-ce que j'ai encore de la beauté ?... est-ce que ma jeunesse n'est pas perdue ?... Est-ce que je peux lui survivre, à lui ?... Est-ce que je peux me retrouver face à face avec ce Jefferies, ce monstre...

—C'est vrai, c'est vrai ! dit Dovely.

—N'est-ce pas que tu me comprends bien, toi ? N'est-ce pas

qu'il y a des heures fatales où c'est une grande joie de pouvoir dire à ses oppresseurs : Je ne sens plus vos fers, je m'appartiens, je vais mourir ?

—Si je comprends cela ! Tenez, Milady, depuis six mois, nous sommes une centaine dans le peuple de Londres qui jouons notre vie contre la chute du roi Jacques... Misérables vers de terre, nous rongons la racine de l'arbre vermoulu des Stuarts... et pourtant, si bas que nous soyons placés, nous estimons notre liberté si haut, que nous portons chacun sur nous un talisman qui nous sauverait en une minute ou de la potence ou de la prison.

Il ajouta, en tirant de sa poitrine un petit flacon d'opale hermétiquement fermé, que ses doigts nerveux pressaient avec une espèce d'enthousiasme :

—C'est un précieux breuvage qui endort ou tue. Avec cela, nous défions tous nos ennemis !

—Donne-moi ce poison, dit-elle.

Et avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, Sarah le lui avait arraché des mains.

—Milady ! qu'ai-je fait ? rendez-moi ce poison. Mon Dieu ! vous voir mourir, et mourir par moi... Oh ! je serais maudit...

—Erreur ! car je te bénis, au contraire !... car si tu as préservé une fois Richard des horreurs de la mort, tu me sauves, moi, des angoisses de la vie, et de ces deux bienfaits, c'est le dernier qui te sera le mieux compté là-haut...

—Milady, rendez-moi ce poison...

—Enfant, va plutôt dire à Richard qu'à l'heure où il sera mort je serai morte aussi, moi ! et tu auras deux bénédictions pour une, je t'en réponde.

—J'accepte cette mission, Milady, je l'accepte, reprit Dovely d'un ton solennel, mais à une condition : c'est que vous n'exécutez votre projet qu'à la dernière minute, c'est-à-dire lorsque tout espoir sera vraiment perdu.

—Que veux-tu dire ?

—Je veux dire que tout un jour, aux mains de Dieu, c'est bien long, et qu'il pourrait se faire que demain, à midi, il n'y eut plus à Londres, ni roi Jacques, ni chancelier Jefferies, ni bourreau !

—Explique-toi...

—A votre tour, Milady, de m'accorder une grâce !... Promettez-moi d'attendre, pour mourir, que l'heure fatale ait sonné !

—Je te le jure !

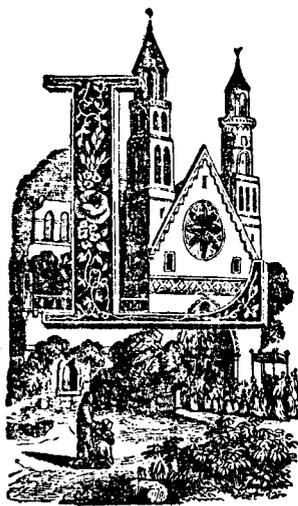
—Bien, Milady, jusqu'à demain, ayez espoir et priez pour nous !

Et, rapide comme la flèche, Dovely Margham courut se glisser dans les derniers rangs de la foule qui défilait sous les yeux du colonel Kirke.

MOLÉ-GENTILHOMME.

ESQUISSE DE NOS ORATEURS PARLEMENTAIRES.

Nous empruntons à la correspondance du *Canadien*, le tableau qui suit de l'importante discussion de l'adresse, tableau qui se trouvait répartie dans plusieurs lettres et que nous en avons extrait pour le condenser dans un seul article. Ceux de nos lecteurs et surtout de nos lectrices, qui auront été effrayés à la vue des innombrables colonnes de journaux, que nos infatigables députés ont remplies de leurs paroles, nous sauront peut-être gré de leur faire faire connaissance à si bon marché, non-seulement avec les débats, mais encore avec les orateurs eux-mêmes, dont plus d'un se trouve peint au naturel dans les lignes qui suivent :



rir vos yeux me font, belle marquise.

M. Colville a été d'une naïveté rare, il s'est félicité de ce que le discours du gouverneur *roucouloit* tranquillement *comme une colombe*, au milieu des grandes difficultés du pays ; il a trouvé que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et au milieu de son rêve couleur de rose, il s'est demandé qu'est-ce qui pouvait lui procurer l'honneur de proposer la réponse à un pareil discours ?

M. Baldwin l'a tiré de son embarras en lui disant qu'il devait attribuer le choix que l'on avait fait de lui à la simplicité de son cœur et à la crédulité de son esprit, et que les ministres auraient eu bien de la peine à trouver parmi leurs partisans un seul homme assez ingénu pour ne pas voir la moindre chose à redire à leur administration. Les deux côtés de la chambre ont beaucoup ri aux dépens du représentant de Beauharnais.

Il ne faut pas toutefois vous imaginer que M. Colville soit un *Jocrisse* comme M. Ermatinger. C'est au contraire un homme de beaucoup d'esprit et de connaissances ; et s'il n'a pas jugé à propos d'être plus spirituel dans cette circonstance, c'était probablement un compliment qu'il voulait faire à M. Daly, le chef de son parti.

M. Baldwin a parlé plus de deux heures, avec une force et un talent dont on ne pourrait donner l'idée qu'en reproduisant son discours en entier.

M. Cayley a répliqué à M. Baldwin. M. Cayley ressemble beaucoup à Robert Macaire expliquant à ses associés le prospectus d'une compagnie pour l'exploitation du *bitume bitumineux* ; et la plupart de ses arguments et de ses calculs en matière de finance sont empruntés directement à cet illustre économiste moderne.

M. Ermatinger succéda à M. Cayley, et parla principalement pour s'excuser de ce qu'il avait cru devoir parler.

Ensuite vint M. Gowan, le grand cheval de bataille du camp

v2

ministériel. Une partie du discours de ce chef des orangistes fut employée à faire l'historique des différentes élections du Haut-Canada, et à laver tout le linge sale des diverses villes, comtés et bourgs de cette partie de la province ; ce qui est une affaire passablement malsaine et ennuyeuse pour ceux que cela n'intéresse point personnellement. M. Gowan se posa aussi en champion des Canadiens-français, qu'il aime comme les ogres aiment les petits enfants, et demanda s'ils allaient voter un monument à lord Durham, après ce que lord Durham avait dit contre eux dans son rapport, essayant à faire confondre des observations (dans lesquelles tout le monde d'ailleurs est plus ou moins maltraité) avec la recommandation que fit ce vice-roi de la concession du gouvernement responsable, seul fait auquel il est fait allusion dans l'amendement.

M. Chauveau répliqua à M. Gowan, et M. Boulton à M. Chauveau. Les discours de ces deux Messieurs roulèrent principalement sur la force de la présente administration, sur les résultats de sa défaite regardée comme probable, et sur l'esprit et les conséquences des différentes négociations ministérielles qui ont tant fait de bruit.

M. Watts fit sans contredit, le meilleur discours de cette séance après celui de M. Baldwin bien entendu. Ce M. qui représente le comté de Drummond dans les townships de l'Est, de ministérieliste qu'il était, est devenu par conviction un des membres les plus avancés de l'opposition. Ce sont les injustices commises envers le Bas-Canada, c'est le pillage effronté de nos deniers, les promesses menteuses du pouvoir, qui ont ouvert les yeux à cet homme distingué par son influence et sa fortune. M. Watts a demandé aux membres des *townships* ce qu'ils avaient gagné depuis trois ans ? S'ils n'avaient pas obtenu au contraire tout ce qu'ils avaient demandé aux Canadiens-Français, lorsqu'ils étaient au pouvoir ? S'ils avaient quelque chose à redouter des Canadiens-français ? Si les intérêts des Canadiens-français ne sont pas ceux de tout le pays ? Si les Canadiens-français ne devaient point désirer le progrès des *townships*, où ils devront jeter le surplus de leur industrieuse population, qui s'y établit déjà si rapidement. Pour montrer l'influence que les membres des *townships* possèdent sur les hommes au pouvoir, M. Watts a raconté la plus étrange anecdote parlementaire, qui depuis mémoire d'homme, ait jamais déridé le front d'un législateur. M. Watts et ses amis des *townships* voulaient faire un amendement à la loi des écoles. Il fut trouver M. Hale, et le pria de le proposer, vu que ce dernier M. passait pour avoir beaucoup d'influence sur les ministres. M. Hale le référa à M. Smith. M. Smith le renvoya à M. Papineau. M. Papineau ne voulut ni pour dieu ni pour diable entendre parler de cet amendement. M. Watts, se voyant traîné de Caïphe à Pilate, et ne voulant pas surtout rester chez Anne, traverse tranquillement de l'autre côté de la chambre et demande à M. Chabot s'il voulait leur proposer cet amendement. Après quelques explications, M. Chabot trouva qu'il n'y avait rien que de raisonna-

ble dans ce qu'on lui demandait. Il effaça le nom de M. Watts, y substitua le sien et proposa l'amendement. Que pensez-vous que firent MM. Smith et Papineau ? L'un et l'autre se levèrent, remercièrent M. Chabot de sa suggestion, et la motion fut accordée unanimement !! Cette histoire eut un succès de rire inextinguible, tellement que les échos de la chambre en retentissaient encore après deux jours.

M. Macdonald de Glengary succéda à M. Watts et fit en sens inverse et avec un autre savon la même lessive qu'avait faite M. Gowan.

Après un discours mélo-dramatique de M. Hale, qui vint à la rescousse pour raffermir ses collègues des townships que l'excellente sortie de M. Watts avait considérablement ébranlés, et quelques remarques de M. Robinson, M. Merritt proposa l'ajournement. Il était minuit et demi. Le ministère ne demandait pas mieux, d'autant plus que l'on disait alors que l'amendement allait être emporté par une voix de majorité. Presque tous les membres de la gauche votèrent contre l'amendement, qui passa cependant par une majorité de quelques voix.

La deuxième séance fut ouverte par le vénérable M. Viger. Dans une occasion précédente, le rédacteur de la *Revue Canadienne* s'était permis de dire, en parlant de l'ancien président du conseil : " M. Viger se leva, parla à tort et à travers, sans jamais " toucher à la question ; personne ne l'écoula ; ce que voyant, il " finit par s'asseoir." M. Viger a été très indigné de cette manière de publier ses discours, et il en veut surtout aux *Mélanges Religieux* qui, sans malice aucune, ont reproduit l'article de la *Revue*. Nous devons avouer aussi que cela nous avait paru très irrévérencieux et très inconvenant. Nous-mêmes cependant, si nous étions forcés d'analyser, la main sur la conscience, l'oraison qu'a commise ce monsieur, mercredi dernier, nous serions bien en peine de dire autrement que la *Revue*.

Les autres orateurs du camp ministériel furent M. Macdonell de Dundas, déclamateur monotone jusqu'à l'ennui, et qui traîne ses phrases avec un accent de sauvage bien prononcé qu'il tient de naissance, étant descendu pour moitié des véritables enfants du sol ; M. Cayley, qui entra dans de nouvelles explications sur les finances et la politique générale ; M. Papineau, qui sans être aussi sauvage que M. Macdonell de Dundas, en a beaucoup plus l'air, et M. Macdonald de Kingston, qui fit ce soir-là son *discours ministre*.

M. Macdonald est certainement un bien charmant jeune homme ; mais s'il ne faisait pas en parlant des œillades continuelles, s'il ne se détournait pas d'un côté et de l'autre, en faisant ployer chaque fois ses jambes trop flexibles, s'il ne souriait pas à chaque mot qu'il prononce, s'il ne pirouettait pas à chaque période avec un air si prétentieux, M. Macdonald n'en serait pas moins très agréable aux dames, qui assistent aux débats, et au lieu de ressembler à un maître de danse, comme on le lui a dit, il aurait peut-être l'air d'un homme d'état. M. Macdonald a une grande réputation de talents ; mais son discours-ministre est d'un bout à l'autre à *failure*, un *fiasco*, tout ce qu'il y a de plus manqué dans le monde. Il n'a pas jugé à propos de montrer même de l'esprit lui qui d'ailleurs n'en est certainement pas dépourvu. Il a débüté par une bien grande naïveté. On lui reprochait, a-t-il dit, de ne pas être un homme de finances ; mais ce n'était point sa faute ! Le ministère Lafontaine contenait bien aussi d'autres avocats que les procureurs et solliciteurs généraux. Il n'y avait dans la chambre que deux hommes capables de faire des receveurs gé-

néraux : M. Moffatt, qui ne s'en souciait pas, et M. Leslie, qui le voulait encore bien moins, était un des plus constants adversaires de l'administration du jour. Ainsi on avait bien été forcé de prendre M. Macdonald. *Et voilà pourquoi je suis ministre !* Le reste du discours n'a été qu'un tissu de misérables récriminations et de pitoyables bravades. Pas un mot qui pût justifier le cabinet des accusations sans nombre qui avaient été portées contre lui. Au reste, les représentants du Haut-Canada ont, à peu près, tous la même manière d'argumenter. On leur dit que l'administration n'a que deux voix de majorité ; ils en conviennent, mais ils répondent que sept ou huit bourgs-pourris ont réélu les ministres qui les représentent. On leur dit qu'ils ne se soutiennent que par la fraude et la corruption ; ils répondent qu'en 1843 M. Baldwin s'est fait élire à Rimouski : on détaille une multitude de promesses qu'ils n'ont pas tenues ; ils répondent que nous avons voulu être cruels envers M. Daly : on leur dit que la peste et la famine sont à nos portes et que ce n'est pas une administration de cette force qui peut gouverner le pays dans des moments aussi critiques ; ils répondent que les ex-ministres ont voulu exiger des stipulations de lord Metcalfe. Avec une pareille méthode on va loin, et il n'y a point de raison pour qu'une pareille discussion puisse jamais finir.

Les orateurs de l'opposition, ce soir-là, ont été d'abord M. Merritt, puis MM. Cameron, Aylwin et Price. M. Merritt est aussi, lui, un homme de finances, un économiste. Il y a eu bien des mécomptes dans quelques-uns de ses plans et de ses calculs, et c'est à lui que nous devons une grande partie de la dette du Haut-Canada. Il n'en est pas moins très instruit et bien capable de découvrir les erreurs et les supercheries. Il a démontré, clair comme deux et deux font quatre, que le gouvernement d'aujourd'hui allait achever de ruiner le pays, et que malgré les *talents* et l'*expérience* de MM. Cayley et Macdonald, notre trésor allait toujours en diminuant ; ce que nous ne savions que trop !

M. Cameron s'est livré à une chaleureuse et vigoureuse inspiration. Il a peint avec des paroles dures, mais justes, toutes les iniquités, toute la corruption des hommes du pouvoir. Il s'est particulièrement appesanti sur le département des terres de la couronne ; et s'appuyant sur des faits que personne n'a osé nier, il a mis M. Papineau dans la plus abjecte position.

M. Aylwin de tous les orateurs de la chambre est sans contredit, celui à qui le sténographe peut rendre le moins de justice ; et cela parce que c'est lui, qui est le plus véritablement orateur. Il y a comme on l'a dit, la moitié de l'orateur dans le son de la voix, dans le geste, dans l'accent, dans la physionomie de celui qui parle. M. Aylwin a brillé plus que jamais sous tous ces rapports. Il y a eu dans ses paroles une verve entraînant, qui a fait que personne n'a osé ni l'applaudir ni l'interrompre. On l'écoulaient en silence. Il n'a presque pas donné à la pauvre administration, le temps de respirer. Il l'a déchirée par lambeaux. S'il la lâchait une minute, c'était pour la ressaisir l'instant d'après comme le chat fait de la souris. Il a accumulé les faits les interrogations, les épithètes, les incriminations, les apostrophes, le sarcasme, la colère, les menaces et le dédain avec une justesse et une volubilité presque effrayantes. Il a surtout été remarquable par une qualité qu'on s'est plu, quelquefois à lui refuser, une parfaite décence dans ses expressions. Et je ne saurais mieux terminer l'éloge de son discours, qu'en disant, *qu'il n'a pas été rappelé à l'ordre une seule fois !*

M. Price a fait un long discours, un bien long discours, peut-

être, le plus long qui se soit jamais fait. M. Price joint à une diction pure et élégante une monotonie, qui ressemble beaucoup à celle des prédicateurs protestans. Aussi les députés du Haut-Canada l'appellent "the Bishop." Il s'est crû forcé d'entrer à la suite de M. Gowan, dans le marais électoral de l'Ouest; et il a recommencé la nauséabonde histoire de tous ces tripotages. Il est juste de dire toutefois que dans la dernière partie de son discours, M. Price a eu des mouvemens de la plus haute éloquence, celle de l'homme de bien qui flétrit avec indignation, le crime et le vice partout où il les trouve.

Telle a été cette seconde séance, où l'ajournement a encore été emporté par une majorité d'une voix.

M. le solliciteur-général a ouvert la troisième séance, M. Cameron est incontestablement un jeune avocat plein de talens; et avec un peu de pratique il deviendra l'un des meilleurs orateurs de la chambre. Il copie un peu M. Draper; et il n'y a point de mal à cela, surtout s'il se contente d'imiter la douceur et la mélodie de l'orateur, sans marcher sur les traces de la duplicité et de la corruption du ministre.

Il y a un peu d'afféterie chez M. Cameron: On dirait l'une de nos élégantes chantant une romance en s'accompagnant sur le piano, ou plutôt sur l'*harmonium*; car les touches d'un piano seraient beaucoup trop sèches pour répondre à tous les *soupirs*, et à toutes les *larmes*, du jeune et pathétique improvisateur. Comme tous les jeunes gens d'imagination et de sentiment, à leur début, M. le solliciteur-général a trop de poésie, et pas assez de bon sens; trop de *pathos* et pas assez de logique. Une grande partie de son discours a été employée à louer les canadiens-français et à démontrer qu'ils ont tort de s'attacher à M. Baldwin. Il est vraiment récréatif de voir toutes les cajoleries auxquelles nous sommes en butte de la part des *tories*, à présent que le pouvoir leur échappe. Pour des gens tant soit peu habitués, à être fusillés, pendus et brûlés, pareilles douceurs ne doivent pas manquer d'être bien appréciées. "Allons donc, nous a dit M. Cameron, il n'y a que vous et nous de gentils-hommes dans le pays! Les réformistes! ce sont de *vulgar fellows*! Bah! ils ne savent pas vivre! Vous descendez de la vieille noblesse française, vous êtes des aristocrates tout comme nous. Vous avez une *religion respectable*, comme la nôtre, une *religion établie*. Mais ces gens-là, ça vous a toutes sortes de croyances, et ça adore Dieu d'une manière qui n'est pas du tout *gentleman*. Vous parlez français, eh! bien! en Angleterre, et aux États-Unis, tous les gens comme il faut parlent français. très bon genre de parler français! Mais M. Baldwin et ses amis, ça ne comprend pas un mot de votre langue!"

Puis passant à des griefs plus sérieux, il a vivement reproché aux réformistes leurs votes sur la question de l'administration de la justice dans le Haut-Canada et sur la question des Jésuites. Cette partie de son discours a été sans contredit la meilleure. Il a terminé par des phrases toutes mielleuses à l'adresse des canadiens d'origine française et je suis seulement surpris d'une chose, c'est que nos députés, au moment où il s'est assis, ne se soient pas précipités de l'autre côté de la chambre pour embrasser ce séduisant orateur; j'allais dire, *cette charmante jeune personne*.

C'est pourtant ce que n'a pas fait M. La Fontaine. Il a répondu au solliciteur-général, et c'était bien le contraste de la prose avec la poésie, de la réalité avec l'imagination. Voulant cependant payer M. Cameron avec sa propre monnaie, il n'a trou-

vé en fait de vers, rien de mieux ni de plus neuf, à lui citer que ce morceau de la vieille parodie de l'opéra:

"J'ai vu Rolland dans sa colère,
"Employer l'effort de son bras,
"Pour déraciner de terre
"Des arbres qui n'y tenaient pas."

Et là dessus, M. La Fontaine s'est mis à tuer à grand coup de massue un *ministère*, qui ne vit presque plus. Il rétorqua avec force les argumens de M. Cameron, et lui demanda si les canadiens d'origine française devaient s'en prendre plutôt à M. Baldwin, qui avait voté pour deux mesures qu'ils considéraient comme spoliatrices, qu'à l'administration qui les avait proposées?

M. Morin succéda à M. La Fontaine et expliqua avec dignité, et avec cette modestie qu'on ne lui connaît que trop, les différentes négociations ministérielles; il précisa avec clarté, la position des Canadiens d'origine française, et démontra que s'ils n'avaient pas voulu accepter le pouvoir sur une base purement nationale, ils n'avaient point refusé comme on l'avait prétendu, toute conciliation avec la majorité du Haut-Canada. Les paroles de M. Morin furent écoutées dans un religieux silence; ainsi que la lecture qu'il fit de sa réponse au *memorandum* de lord Elgin. Vous reconnaîtrez sans peine dans ce document l'homme qui a toujours su concilier avec le respect qu'il doit au représentant de sa souveraine, l'amour et le culte enthousiaste de la patrie. La seule publication de cette lettre de M. Morin, répondra à des soupçons bien injustes, et à des calomnies plus injustes encore.

M. Hall fit un singulier discours, dont le résumé n'est rien moins que ceci. Le ministère à la vérité ne vaut pas grand chose; mais si nous le renversons, nous en aurions un pire.

M. Drummond répliqua à M. Hall. Il fit à grands traits, et avec cette mâle éloquence, avec cette verve toute irlandaise qui le distinguent, un épouvantable tableau de la corruption du cabinet et de la chambre. Il cita en particulier la question du bureau des travaux publics. Un des représentants de l'autre côté de la chambre avait secondé une motion d'amendement à l'une des clauses du projet de loi. Cet amendement fut emporté contre le ministère par deux voix de majorité. C'est l'usage qu'un amendement adopté par la chambre en *comité général*, soit soumis le lendemain au concours de la chambre. Ce ne fut qu'après huit jours que les ministres remplirent cette formalité. Aussi qu'arriva-t-il? Les deux membres ministériels qui avaient voté pour l'amendement de M. Drummond et l'un d'eux, celui-là même qui l'avait secondé avaient changé d'opinion. Il votèrent avec le ministère; et l'amendement fut rejeté! Dans l'intervalle le *budget* avait été soumis à la chambre, et l'on y avait vu figurer une allocation de £1000, pour des chemins, dans le comté de l'un des deux membres récalcitrans. Plus tard, l'oncle de l'autre représentant était nommé député-adjutant-général des milices; malgré les promesses faites à Sir Allan MacNab, comme chacun sait. On ne répondit rien à cela; parcequ'il n'y a en effet rien à répondre à de pareils faits.

Une altercation, qui eut lieu entre M. Viger et Drummond, fournit une des plus drôles épisodes de cette séance. M. Viger interrompit M. Drummond, pour dire que l'on ne devait point approuver le rapport de lord Durham. M. Drummond répliqua qu'il n'y avait pas un mot de ce rapport dans l'amendement proposé par l'opposition. M. Viger insista. M. Drummond demanda alors à M. Viger s'il avait lu l'amendement de M. Baldwin? Point de réponse. La question est renouvelée. Point de réponse encore; rien moins que les vénérables simagrées du ci-devant premier-

ministre, qui se sauvant de fauteuil en fauteuil, finit par gagner l'extrémité inférieure de la chambre ! M. Drummond commença à lire l'amendement ; mais M. Viger, toujours avec force simagrées, feignit d'être appelé ailleurs et disparut... au milieu des éclats de rire de tous ses collègues, M. Drummond continua sa lecture et il fut bien prouvé que non seulement son adversaire n'avait pas lu l'amendement, que l'on discutait depuis trois jours, mais que par dessus le marché, il ne voulait pas l'entendre lire.

Le col. Prince parla après M. Drummond. Il fit subir une véritable flagellation au ministère, et même à chacun de leurs amis individuellement. Si vous eussiez vu l'air paternel, avec lequel il les prit à partie chacun d'eux, vous n'auriez pas pu vous empêcher de le comparer à un maître d'école, qui met sous son bras tous ses marmots l'un après l'autre, et après leur avoir fait goûter du martinet, les remet tranquillement à leur place. Il demanda pourquoi un jeune homme imberbe et inconnu en politique avait été fait solliciteur-général, tandis qu'il y avait de l'autre côté de la chambre, tant d'avocats de renommée dans leur profession, qui auraient si bien servi le gouvernement. Et il se mit à faire avec le plus comique sang-froid, la revue des désappointements, sans nombre qu'il voyait devant lui, commençant honnêtement et avec la meilleure grâce du monde, par le sien propre.

Le chapitre de M. Boulton fut sans contredit le plus amusant de tous, et le *maire de Toronto, avec son portrait en pied*, que le col. Prince a vu je ne sais où, figura admirablement bien dans cette nouvelle galerie contemporaine. Le col. parcourut aussi successivement tous les points de l'amendement ; il demanda quelle objection l'on pouvait y avoir. Il fut surtout sarcastique au dernier point, lorsqu'il fut question du paragraphe, où l'opposition exprime son regret de ce que les changements nouvellement faits dans l'administration n'aient pas été faits assez de bonne heure, pour que les nouveaux membres aient pu se trouver à leurs sièges. "Quoi, a-t-il dit, les ministres repoussent une pareille marque de sympathie ! Je vous le demande cependant, qui plus qu'eux, à cette heure-ci, regrette l'absence de M. Badgley et celle de M. Sherwood ? Et ils ne veulent pas qu'on le dise." Somme toute, le discours de M. Prince, est non seulement un des meilleurs, qui aient été faits ; mais c'est de tous celui qui a été le plus vivement senti par les ministres.

M. M'Connell un des membres des townships de l'est, se leva ensuite pour expliquer sa conduite. Il convint à peu près de tout ce qu'avait dit M. Watts : seulement si le ministère se comporte si mal, il paraît que c'est uniquement la faute de l'opposi-

tion, qui ne lui laisse point faire tout ce qu'il veut. M. M'Connell espère que les choses iront mieux à l'avenir, et il croit fermement que les townships vont obtenir mer et monde durant cette session. Ce brave homme a de fortes croyances. Que Dieu le bénisse dans ce monde, et que dans l'autre, le royaume des cieux, destiné surtout à ceux qui sont simples de cœur et d'esprit, lui soit à jamais ouvert.

M. Scott n'est pas tout-à-fait aussi facile. Il reprocha amèrement au cabinet toutes les déceptions, toutes les intrigues, toutes les spoliations dont il s'était rendu coupable ; et la vigoureuse sortie qu'il se permit fut le dernier discours de la séance ; car il passait minuit, et M. Badgley n'était pas encore arrivé. L'ajournement fut pour la troisième fois, emporté par une seule voix.

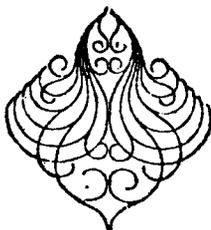
Le lendemain, M. Badgley était à son poste. M. Smith, de Frontenac, ouvrit la séance par quelques remarques à l'adresse des Canadiens-français ; mais comme ce député a plutôt la voix et les allures d'un hyppopotame que celles d'une syrène, il s'en fallait de beaucoup qu'il fût aussi séduisant que M. Cameron de Cornwall.

Enfin, M. Draper prit la parole. Il se fit lui-même, et son administration, un peu plus blancs que la neige ; il chercha aussi à lancer en partant quelques traits contre M. Baldwin, l'homme qui l'a si noblement et si honorablement contraint à une retraite honteuse, après l'avoir forcé d'épuiser toutes les ruses, toute la corruption, toute la violence dont un ministre sans scrupule peut disposer. Ce dernier acte de la vie publique de M. Draper est bien en harmonie avec tout le reste. Après s'être prostitué ministre, juge, il vend une dernière fois sa voix pour maintenir au pouvoir un cabinet inerte et monstrueux, produit bâtard de tous ses crimes et de toutes ses intrigues !

La division eut lieu immédiatement après. Quand les noms furent lus, M. Aylwin, dont la présence d'esprit ne fait grâce à personne, interpella M. Draper, et lui demanda solennellement s'il avait ou non accepté la place de juge ; ce qui lui ôterait tout droit de vote. L'ex-ministre répondit : "Je n'ai pas accepté maintenant, mais dans douze heures je l'aurai fait." Quelle insulte au bon sens de toute une population !

Tels furent ces débats auxquels j'aurais voulu que tout le pays eût assisté !

Depuis ce temps, le ministère semble paralysé : il ne fait rien, il ne dit rien, n'annonce rien. Il paraît douter de sa propre existence.



CHRONIQUE RELIGIEUSE.

ITALIE : Situation des esprits ; caractère de Pie IX ; retour aux anciennes traditions ; avenir de l'Italie.—MONT LIBAN : Cruelle position des Maronites ; touchant appel de l'archevêque de Saïda.—RUSSIE : Honneurs accordés au persécuteur de la mère Makrena ; situation critique de l'Eglise catholique ; coup-d'œil sur son administration.



Il ne manque pas à Rome de politiques et d'esprits circonspects qui s'alarment de la popularité bruyante de Pie IX, qui rappellent avec inquiétude les commencemens du règne de Louis XVI. D'abord il y a dans tous les pays des gens qui n'aiment pas le bruit, parce qu'ils n'en font pas ; ensuite l'Italie a notre exemple pour s'instruire, et ce qu'elle possède d'hommes les plus éminens s'emploient exclusivement à cette tâche de donner, de conserver au parti de la liberté la modération qui fait la force. De plus, si le Pape ne peut pas compter à perpétuité sur les suffrages des journalistes et des étudiants qui organisent les ovations, il a pour lui l'affection plus constante et plus efficace du peuple, de ce peuple italien moins blasé que le nôtre par les journaux et les théâtres, plus simple, plus sensible à ce qui est vraiment bon et beau. Le lendemain du jour où le Pape avait été fêté à la Minerve, il devait aller faire sa prière à Saint-Pierre, et le bruit s'étant répandu dans le *Trastevere* que deux ou trois hommes de Rimini avaient tenu de mauvais propos, les Trasteverins sont allés attendre le souverain Pontife, ont environné sa voiture, l'ont salué des cris les plus enthousiastes, en lui disant de compter sur eux, et que le peuple se chargeait de veiller à sa sûreté. Ces démonstrations populaires ont d'ailleurs quelque chose de bienveillant et de sage, qui plaît et qui rassure. La foule n'a pas cet aspect menaçant, même dans ses joies, que nous remarquons en France. On ne craindrait pas d'y laisser aller sa domestique avec son enfant sur les bras. C'est que la présence du souverain Pontife réveille toujours un sentiment religieux qui domine et modère tous les autres. Les journalistes peuvent bien ne considérer dans Pie IX que l'instrument de leurs desseins, le réformateur de beaucoup d'abus, le chef d'une révolution italienne, d'un nouveau parti guelfe et d'une troisième ligue lombarde ; mais le peuple y voit par dessus tout son père spirituel, qui prend ce titre à la lettre, qui en fait toutes les fonctions ; il voit ce que tout le monde avoue, un prêtre irréprochable, un évêque zélé, un saint.

Le peuple a raison, et il comprend le rôle du pape comme le pape le comprend lui-même. Le pape et ceux qui l'entourent reconnaissent toutes les difficultés et toute la nécessité des réformes ; mais ce qui le préoccupe, ce sont les besoins spirituels de la chrétienté. Le pape est comme les plus grands de ses prédécesseurs, également pénétré d'une foi profonde en son titre de vicaire de Jésus-Christ, et d'un profond sentiment de son indignité. Il représente parfaitement ces pontifes des premiers siècles si forts de leur faiblesse, si effrayés, mais si convaincus de leurs devoirs. Il imite leur conduite en faisant peu à peu revivre les anciennes traditions, en reprenant une à une les attributions de l'épiscopat, en prêchant au peuple, ce qui ne s'était pas vu depuis six siècles, en distribuant la sainte communion aux fidèles, en visitant *incognito*, à pied ou en voiture de place, les écoles des pauvres et des familles indigentes. Il laisse ainsi s'effacer à

de cette qualité de prince temporel, qui avait peut-être trop paru depuis Jules II et Léon X, qui avait contribué à soulever tant de préventions chez nous et ailleurs ; et en même temps on retrouve en lui, plus reconnaissable que jamais, l'évêque de Rome, cette autorité toute paternelle et toute désintéressée, que personne n'aurait le courage de haïr, et à laquelle il est bien difficile de ne pas se rendre. Lui-même disait dernièrement qu'en donnant l'amnistie, sa principale pensée avait été de ramener à Dieu plusieurs âmes. En effet, le jour de la fête de Saint-Pierre-aux-Liens, soixante amnistiés sont allés dans l'église placée sous cette invocation, communier publiquement. Assurément, beaucoup de gens hausseraient les épaules de cette politique uniquement préoccupée de convertir les pécheurs. Et cependant on a toujours vu dans l'histoire que ce sont les saints qui, ne pensant qu'à sauver les âmes, ont fini par sauver le monde. M. Capponi, un des chefs du parti du progrès, disait dernièrement que le pape ne pourrait peut-être pas réaliser la moitié des réformes qu'il projetait, et que néanmoins il ferait infiniment plus de bien qu'il ne pensait en faire ; car s'il agissait peu sur les institutions qui sont la surface de la société, il agirait puissamment sur les consciences, qui en sont le fond même, il a réveillé dans Rome le pouvoir de la pensée et de la parole ; il s'est adressé aux esprits comme il convient à un pouvoir essentiellement spirituel ; il a ressuscité en Italie cet amour du Saint Siège, qui a fait la puissance de l'ancienne Italie, et qui seul peut faire à la longue l'émancipation de l'Italie moderne.

MONT-LIBAN.

La société de secours pour les Maronites du Mont-Liban publie une *Notice historique* sur ces populations chrétiennes, et sur les malheurs excessifs qui les ont décimées de nouveau en 1815. D'après un relevé authentique, il résulte, dit cette *Notice*, pleine d'un trop douloureux intérêt, qu'aujourd'hui tout l'espace compris entre Beyrouth, Damas et Nazareth, est complètement ravagé ; il n'y reste plus ni une église, ni un couvent, ni un collège, ni une maison, pas une cabane, pas un arbre fruitier, pas un cep de vigne de tout ce qui appartenait aux Maronites. Dans les seuls diocèses de Damas, de Chypre, de Beyrouth et de Saïda, sept cent cinquante-cinq églises et quarante-huit couvens sont détruits ou brûlés ; depuis que la paix a été apportée, à ce que l'on dit, par Schekib Effendi, dans les seuls districts de Gizzin et de Schouff (et il y a eu vingt-sept districts ravagés), mille soixante Maronites ont été égorgés froidement après avoir mis bas les armes sur la parole des officiers turcs ; nous ne parlons pas de ceux qui ont péri pendant les deux guerres, ni de ceux qui sont morts depuis de faim, de misère et de mauvais traitemens. Tous les Maronites, depuis Jérusalem jusqu'à Antioche, ont été désarmés par les Turcs et les Druses, avec la plus atroce barbarie. Quant aux Druses, on s'est contenté de leur enlever un très-petit nombre d'armes, en leur en laissant beaucoup plus qu'il n'en fallait pour les armer tous trois fois.

Il faut d'ailleurs, sur tous ces affreux détails, entendre les récits que trace un respectable prêtre de ces contrées désolées, le

P. Asar, envoyé par ces chrétiens d'Orient pour plaider leur cause auprès de leurs frères d'Europe. Ainsi les Eglises d'Asie, cruellement éprouvées par les premières persécutions, envoyaient autrefois aux Eglises d'Afrique moins agitées quelques-uns des Frères témoins de leurs cruelles afflictions.

Mais ce qui achève de mettre le comble à l'intérêt déchirant et profond qu'inspirent tant de calamités, c'est le cri de désolation que pousse, du milieu de ces ruines et de ces massacres, Mgr Abdalha Boustani, archevêque de Saïda. Après avoir retracé les derniers ravages exercés par les Druses et par les Turcs, le vénérable archevêque termine ainsi sa lettre :

“ Les malheurs dont nous parlons ont frappé surtout les diocèses de Beyrouth et de Saïda, qui embrassent la Terre-Sainte, Sour, Acca, Nazareth, Haïffa, Yaffa, Jérusalem, Bethléem, Naplouse, jusqu'à l'Egypte, jusqu'à la Mecque, jusqu'à Damas. Depuis quarante ans que je suis l'humble serviteur de ce diocèse, je n'avais jamais vu, jamais oui dire qu'une semblable désolation eût affligé les chrétiens de Syrie ; et pourtant, c'est notre amour pour la France, ce sont les prières que nous lui avons adressées qui ont attirés sur nous tant de maux.

“ Je n'ai point été épargné ; tout ce qui m'appartenait a été deux fois saccagé ; l'on ne m'a pas même laissé mon anneau, ma mitre et mon bâton pastoral ; car j'ai été forcé de fuir pour sauver ma vie avec les seuls habits qui couvraient mon corps ; maintenant il ne me reste absolument rien, et sans la charité de notre saint patriarche, qui m'a recueilli, je serais mort, comme tant d'autres, de faim et de misère. Que le nom de Dieu soit béni !

“ Mais aujourd'hui, mon diocèse, tout le peuple maronite et moi, nous avons une véritable espérance, car c'est à Dieu, c'est à sa sainte mère, c'est aux femmes chrétiennes de la France et de l'Europe que nous adressons nos prières. Femmes françaises, agneau de Jésus-Christ, vous dont le zèle est comme une perle précieuse devant le Seigneur, soyez bénies ! Vous dont les cœurs s'ouvrent à la pitié, vous qui avez les entrailles de miséricorde, ayez pitié de nous ! Prêtez l'oreille à nos cris, et rachetez le sang de ce qui reste d'Israël, de ce qui reste des Maronites. Sauvez leur vie, venez en aide à leur faiblesse, faites-leur rendre leur honneur qui engage le vôtre ; nous vous en conjurons par le sang de Jésus-Christ, car c'est par lui que vous nos sœurs arrêtez le bras de nos ennemis, mettez un frein à leurs bouches qui nous hurlent l'injure parce que nous sommes vos frères. O femmes de la France et de l'Europe chrétienne ! pieux soutiens de l'Eglise catholique et du saint vicaire de Jésus-Christ ! c'est à vous que nous avons recours, car nous savons que les chrétiens de France ont toujours été le plus ferme appui du saint Siège. O France ! France ! noble tribu de Juda, fille aînée de David, avez-vous donc oublié vos labours et vos fatigues, votre sang versé aux plages de Syrie, vos morts qui reposent dans cette terre de Syrie, et votre glorieuse protection pour cette terre sacrée ? Qu'est devenu votre zèle, ô chrétiens ? O rois chrétiens, qu'est devenu votre honneur ? Avez-vous oublié que mon pauvre diocèse est celui qui donna naissance aux patriarches, aux prophètes, aux saints, aux bienheureux apôtres, à la Vierge Marie et au Sauveur du monde ?...

“ O femmes de la France, ô filles de la Vierge des douleurs ! consolez-nous et venez nous sauver ; et pourtant, pardonnez aux paroles d'un vieillard ; comment pourrait-il se faire, lui dont la blessure est la plus cruelle, lui qui, plus que tous les autres, a des

larmes à verser sur lui-même et sur son troupeau ? Deux cents membres de ma famille ont été massacrés par les infidèles ; je ne parle pas de ceux qui sont morts de misère ; toutes les églises, tous les couvens, tous les séminaires de mon diocèse, et ma propre maison archiépiscopale, ont été détruits deux fois ; un grand nombre de mes prêtres et de mes religieux ont été égorgés, et moi-même je suis resté nu comme au sortir du sein de ma mère. Nous vous prions donc, femmes françaises, nous tous, peuple maronite, hommes et femmes, enfans et vieillards, religieux et religieuses, prêtres et laïques, d'appeler sur nous la miséricorde, de nous faire rendre notre prince et sa famille, et de nous aider par tous les moyens qui sont en votre pouvoir.

“ Nous prions le Dieu tout-puissant d'accroître vos vertus, votre gloire et votre vic dans tous les siècles des siècles. Amen, amen !”

RUSSIE.

On avait pensé que les accusations portées contre l'apostat Siemiaszko par la mère Makrena auraient assez frappé l'empereur pour qu'il crût de son honneur de le faire comparaître soit devant lui-même, soit à la barre du synode, pour y rendre compte de sa conduite à l'égard des Basiliennes de Minsk. Cela pouvait paraître d'autant plus probable, que l'empereur ou son synode restaient toujours maîtres de leur sentence : que les enquêtes pouvaient être facilement conduites de manière à accrédi-ter, en Russie comme à l'étranger, l'opinion que la vénérable mère n'avait pas été parfaitement saine d'esprit lorsqu'elle avait déposé des affreuses violences dont elle a été la victime. Loin de là, une des premières choses que Nicolas a faites, après son retour de Rome, ç'a été d'envoyer à Siemiaszko la croix de première classe de l'ordre de Saint-Wladimir, qui est en quelque sorte hors de ligne en Russie. Cet ordre a été fondé par l'impératrice Catherine II, comme récompense spéciale de mérites transcendants, et il est encore l'objet de l'ambition des généraux et des hommes d'Etat assez haut placés pour avoir été promu à l'ordre de Saint-André, le premier en Russie. On doit donc considérer la grâce très insolite accordée à l'archevêque apostat et schismatique de Lithuanie, soit comme une justification pleine et entière des méfaits dont il était accusé, soit comme une approbation très explicite de la persécution qu'il a exercée contre d'indociles ouailles, pour les forcer d'entrer dans le bercail dont le monarque est le chef. Au demeurant, l'on est fort loin en Russie, et surtout dans les cercles élevés des deux capitales, d'approuver les procédés de l'empereur en matière religieuse et son prosélytisme persécuteur. Malgré la grande circonspection avec laquelle on mesure habituellement ses discours en Russie, il n'est pas rare d'y entendre dire : “ En tout temps la Russie s'enorgueillissait de son système de tolérance universelle ; chacun pouvait librement y professer la foi qu'il tenait de ses pères ; et maintenant, combien nous devons être ravalés aux yeux des peuples civilisés ! La Turquie même pourrait nous donner des leçons de tolérance !...”

La grande paroisse catholique de Saint-Pétersbourg a perdu dernièrement son pasteur, le vénéré Père Zodsitch, prier des dominicains, et, en cette qualité, administrateur spirituel et temporel de cette Eglise. Sa réputation de sainteté était si bien établie, que, contrairement à l'usage, ses paroissiens se disputaient l'honneur de porter sa dépouille mortelle, et qu'il a été ainsi transporté à bras jusqu'au cimetière, à une assez grande distance de la ville, dont le convoi funèbre a eu à traverser un très long rayon. Son cercueil était suivi de tout le corps diplomatique ca-

tholique en grand uniforme, et de tous les carrosses des ambassadeurs. Les Russes, spectateurs de ces honneurs extraordinaires, ont été profondément étonnés de les voir rendus à un simple moine, tandis que rien de pareil n'avait eu lieu aux obsèques du défunt archevêque métropolitain Pavloïsky, dont les complaisantes faiblesses à l'égard du gouvernement les avaient trop souvent scandalisés. Au reste, ce malheureux prélat a emporté dans la tombe le remords de ces faiblesses, dont le souvenir a empoisonné ses derniers jours et abrégé sa vie.

L'empereur n'a pas manqué de vouloir saisir l'occasion de la mort du P. Zouswitch, pour faire acte de juridiction sur la paroisse catholique, en lui proposant, ainsi qu'à la communauté des religieux dominicains, un prêtre séculier de son choix. Il avait pris pour prétexte un ancien règlement sanctionné par l'impératrice Catherine II, suivant lequel le premier administrateur et curé de la paroisse catholique serait toujours chanoine de la métropole de Mohilew. Cette clause ne signifiait pas que ce curé serait choisi parmi les membres du chapitre, mais bien qu'il serait de droit chanoine honoraire de la métropole. C'était donc par une interprétation évidemment abusive de cette clause que l'on prétendait donner à la paroisse et au couvent un chef appartenant à l'ordre du clergé séculier, ce qui était incompatible avec la discipline monastique, et ce qui eût été on ne peut plus nuisible à l'administration spirituelle de la paroisse. Il fallut bien des remontrances pour obtenir qu'il fût permis aux religieux de se donner un nouveau prieur.

Le collège ecclésiastique catholique, qui, comme le synode russe, exerce la suprématie centrale sur les six évêchés catholiques de l'empire, se trouve aujourd'hui asservi à ce point, qu'il ne lui est pas donné plus de *trois jours* pour ordonner et régler l'exécution des *souveraines volontés* qui lui sont manifestées par le ministre des cultes et par l'organe de Stipitzine. La moindre observation risquée par l'un des membres du collège est aussitôt punie par sa déportation immédiate au diocèse dont il est le délégué et le représentant. Un exil de cette espèce a dernièrement frappé un des membres du collège.

Au moyen de l'institution et de l'organisation actuelle de ce collège catholique romain, l'Eglise catholique de Russie est, *matériellement parlant*, schismatisée aussi bien que l'Eglise gréco-russe. Voici la différence qui existe encore entre le gouvernement des deux Eglises : l'Eglise schismatique est régie par une assemblée de métropolitains et d'archevêques décorée du nom de très saint synode et sans président, mais dirigée en réalité par un commissaire impérial laïque qui la fait mouvoir à son gré, et qui ne dépend que de l'empereur. L'Eglise catholique est régie par une assemblée de simples prêtres et de quelques prélats mitrés. Cette assemblée est présidée de règle par l'archevêque métro-

politain de Mohilew ; mais, depuis la mort de son dernier président, le métropolitain Pavloïsky, elle a pour chef le seul évêque régulièrement sacré que l'on trouve actuellement en Russie, M. Dmokhofskey, évêque *in partibus* en Courlande et en Sémigalle, prélat sexagénaire, d'un caractère souple et timide. Lorsque l'on songe qu'à un collège ainsi constitué est dévolu le gouvernement central et absolu de tous les diocèses catholiques de Russie, on appréhende que l'Eglise catholique ne succombe un jour à quelque cabale du genre de celle qui a précipité dans le schisme l'Eglise grecque-unie de Russie.

Le collège ecclésiastique exerce par ordre et suivant le bon plaisir du souverain, la juridiction directe, centrale et universelle, sur tout l'épiscopat, quand il y en a un, ou sur les chapitres investis, suivant les sacrés canons, *sede vacante*, de la juridiction épiscopale. Or, toutes les fois qu'un chapitre se prévalant de son droit, a voulu élire librement un vicaire capitulaire, il est arrivé que son élection a été cassée, son élu écarté et remplacé par quelque autre ecclésiastique, qu'à raison de sa souplesse on jugeait à propos de préférer. Un ukase informe de ce choix le Collège catholique, dont la compétence se borne à enregistrer et à transmettre l'application de l'édit impérial au chapitre qu'il concerne, et à lui en prescrire la stricte exécution. Trois jours seulement sont accordés au Collège pour s'acquitter de ces devoirs, et le moindre retard, à plus forte raison une apparence de refus d'accepter et de transmettre cet ukase, serait considéré et puni comme un acte de rébellion à la volonté du souverain.

Il ne semblait pas que l'on pût glaner encore sur le champ de dévastation qu'on laissait derrière elles la suppression des monastères catholiques et la confiscation de leurs propriétés, dans les neuf provinces de l'empire russe demembrées de la Pologne. Cependant soixante de ces monastères viennent encore d'être supprimés ! La marche que l'on suit pour motiver cette spoliation successive est peut-être moins sacrilège qu'elle n'est infâme. On a commencé par établir à l'égard des vocations religieuses une législation qui rend à peu près impossible l'admission au noviciat ; puis, à mesure que, par suite des décès survenus dans les monastères, ceux-ci se trouvent réduits à un moindre nombre de religieux, on en réduit deux ou même plusieurs, conformément aux canons de nos conciles (car on a soin de les étudier et de les appliquer à l'ordre monastique lorsqu'il s'agit de le dépouiller). Ainsi se consomme peu à peu l'extinction de toutes les institutions fondées par la piété d'ancêtres catholiques et polonais, dont la prévoyance ne pouvait aller jusqu'à penser qu'un jour les sacrifices que s'imposaient leurs familles pour la gloire de Dieu, pour l'utilité de leur Eglise et pour le salut de leurs âmes, iraient s'engloutir dans le fisc des persécuteurs de leur foi et de l'ennemi de leur patrie.



LES VÊPRES SICILIENNES.

UNE *Histoire d'Espagne*, par M. Charles Romey, vient de paraître. Nous sommes heureux d'en donner un fragment à nos lecteurs. L'auteur y raconte, avec un style animé et une pensée dramatique, la grande révolution connue sous le nom de *Vêpres siciliennes*, qui fit passer l'ancienne conquête des chevaliers normands, sous la domination du roi d'Aragon, Pierre III.

D'un bout à l'autre de ce récit, comme dans son livre, M. Romey se montre véritablement historien.

.....

Les choses en étaient là, lorsque commença l'année 1282. Charles (1) s'était formellement promis la conquête de l'Orient tout entier pour son gendre Philippe, fils de Baudouin, et pour lui-même. Ces titres vains qu'il portait, de roi de Jérusalem, de prince d'Achaïe et de la Morée, il voulait les rendre effectifs ; et il se disposait à partir, sans plus de retard, au printemps de cette année. Mais ces dispositions même achevèrent de le perdre. Avec les derniers préparatifs de la guerre de Grèce s'accrurent en Sicile les extorsions et les outrages, et, par suite, sans mesure le mécontentement du peuple. Les barons étaient forcés de fournir non-seulement leur contingent féodal ordinaire en soldats et en munitions, mais encore les navires ; si quelqu'un tardait, on occupait ses biens. Nobles et vassaux, obligés ou non obligés au service militaire, étaient trainés sous les drapeaux. Des cris désespérés s'élevaient de toutes parts. Une maigre solde de trois mois était seule comptée d'avance aux recrues de la classe du peuple, sur laquelle il leur était impossible de laisser de quoi vivre à leurs familles en Sicile. Personne encore cependant ne songeait à résister, tant Charles était redouté. "Oh ! fuyons, criaient de toutes parts, fuyons nos maisons dépouillées, et dans les cavernes ; aussi bien la vie y sera moins dure. Ou plutôt fuyons de la Sicile, cette terre de douleur, de pauvreté et de honte. Il n'était pas plus esclave que nous le peuple d'Israël sous le roi Pharaon ; et il sentit et brisa ses chaînes. Et l'on nous raconte cependant la gloire de nos aïeux ! Ah ! nous ne sommes que de vils bâtards éternés par nos divisions et par nos vices, le peuple le plus abject de la chrétienté !"

Les Siciliens se répandaient ainsi en malédictions et en plaintes, mais ils supportèrent quelques temps encore ces calamités. Ni les apprêts de la guerre n'étaient achevés par le roi d'Aragon en Catalogne, ni rien, en Sicile, ne donnait lieu d'espérer une délivrance prochaine. Toutefois, les Siciliens pouvaient dire, comme les Lombards assujétis du chœur des Adelghi :

Siam servi si, ma servi ognor frementi.

Ce fut sur ces entrefaites, et à tout hasard, que Jean de Procida et messire Accardo, laissant Pierre à Barcelone, occupé des préparatifs de l'expédition, passèrent dit-on en Sicile pour y pousser les esprits au mouvement projeté. En arrivant (toujours d'après la même relation), Procida réunit les trois principaux chefs de la conjuration. Alaymo de Lentini, Palmierie, Arbate, Gualtiero de Calatagirone, et les autres conjurés, et les remplit d'une nouvelle colère en même temps que d'un espoir nouveau ;

(1) Charles d'Anjou, frère de saint Louis et oncle de Philippe-le-Bel. Il s'était emparé de Naples et de la Sicile, sur la suggestion et avec l'appui du Saint-Siège. C'était un des guerriers les plus estimés de son temps.

il leur montra les périls qu'ils courraient si les choses étaient plus longtemps différées ; combien le moment était favorable, Charles étant occupé à Rome et son fils en Provence ; mais nul ne savait comment s'y prendre pour donner le signal de l'insurrection, et l'on ne s'arrêta à rien, tant il semblait difficile de commencer.

L'île était divisée comme aujourd'hui en trois grands districts, le val di Demone à l'orient, le val di Noto au sud, et le val di Mazzara, plus grand que les autres, à l'occident et au nord. Palerme était la capitale de cette dernière juridiction dont Jean de Saint-Remi était le Justicier pour le roi Charles ; tandis qu'Erbert d'Orléans, vicaire du même roi, siégeait à Messine, et Thomas de Busanti, justicier du val di Noto, dans le chef-lieu de ce comté. Saint-Rémi faisait particulièrement peser son joug sur Palerme. Aux approches des fêtes de Pâques, dans ces jours d'affluence extraordinaire, il avait cru de la prudence de défendre aux Siciliens de porter des armes ; l'usage en fut interdit aux nobles mêmes, qui jusque-là avaient toujours marché ceints d'une épée et armés d'une lance de petite dimension. Cet excès de précaution devint fatal aux dominateurs, et précipita la crise.

Le lendemain de Pâques est pour les habitants de Palerme un jour de déplacement et de fête. Hors des murs de la ville, à un demi-mille à l'orient, sur les bords du petit torrent l'Oreto, s'élève une église consacrée au Saint-Esprit, laquelle appartenait, au temps où nous en sommes, à un monastère de l'ordre de Cîteaux. Les fondemens en avaient été jetés au douzième siècle par le roi normand Guillaume-le-Bon ; et le jour qu'on en posa la première pierre avait été marqué par une éclipse de soleil. D'un côté est le petit torrent, l'antique Oreto, qui s'appelait alors Fiume del l'Ammiraglio ; de l'autre s'étend jusqu'à la ville une plaine inclinée, couverte en grande partie aujourd'hui par des jardins clos de haies. Une enceinte carrée, plantée de cyprès, remplie de tombes, semée d'urnes et de pierres tumulaires, entoure l'église ; c'est le cimetière public de Palerme, le Campo-Santo, construit vers la fin du dix-huitième siècle. C'était, au treizième, une vaste et agréable campagne, presque sans clôture, et où la ville toute entière avait coutume de se porter durant les trois jours que se célèbre la résurrection du Fils de l'Homme. Sur la route qui mène de Palerme à la petite église du Saint-Esprit, la foule allait montant le mardi 31 mars 1282. Des groupes étaient répandus sur la plaine inclinée ; les uns assis sur l'herbe, les autres cueillant des fleurs. Toute la plaine retentissait des cris de joie des citoyens, lorsque parut près de l'église une jeune femme d'une rare beauté. C'était la fille d'un homme fort considéré de Palerme, nommé Maestr' Angelo, que son mari et ses frères menaient à l'église pour entendre les vêpres. Comme la belle Palermitaine arrivait sur la place de l'église, elle attira les regards d'un groupe de soldats provençaux ; l'un d'eux s'enflamme tout à coup à sa vue. Cet homme, nommé Drouet, plus hardi que les autres, approche de la jeune femme ; il prétend qu'elle cache des armes sous ses habits, et y porte la main. La fille de Maestr' Angelo s'évanouit. "Crime nécessaire ! heureuse énormité ! s'écrie le vieux Bartholomeo de Neocastro, à cause desquels la Providence du Maître suprême amena la terrible tuerie qui fut faite des Français par nos mains." On s'émeut de tant d'audace, on se précipite sur Drouet ; un jeune Sicilien le frappe d'un bourdon, lui arrache son épée, et

lui donne un coup qui lui traverse le corps. Drouet tombe mort. De toutes parts on court en tumulte ; des pierres sont lancées, on se fait des armes de tout, au cri de : *Meurent les Français !* Les cloches cependant sonnaient le service des vêpres à l'église du Saint-Esprit. Plus de deux cents Français tombent d'abord sous les coups des Siciliens à ce premier cri de vengeance ; la foule se précipite vers Palerme à ce cri. C'était à l'entrée de la nuit. On cerne les Français dans leurs maisons, on les y surprend ; l'ivresse et le sommeil en tenaient quelques uns, on les tue et on leur prend leurs armes : d'autres se défendent, on les tue. Tous ceux qui étaient dans Palerme, hors le gouverneur et sa suite qui parvinrent à se sauver à Vicari, furent tués dans cette sanglante nuit du 31 mars au 1er avril. Ce jour là-même, voulant régulariser le mouvement, les révoltés se donnèrent un gouvernement provisoire, et choisirent pour chef ce même Ruggier Maestr' Angelo, que nous avons nommé plus haut. Arrigo Barresi, Nicolisi, d'Ortoleva, Nicolas d'Ebdemonia et cinq conseillers lui furent adjoints. Une bannière portant l'aigle d'or dans un champ de gueule, enseigne antique de la cité, fut déployée à la gloire de la Sicile, et en l'honneur de l'église, on y joignit les clefs et la tiare de saint Pierre. Et le carnage continua.

Les terribles voyageurs du massacre d'Augusta ne firent grâce ni aux femmes ni aux enfans : tout ce qui était français fut frappé. La fureur des insurgés, dit-on s'étendit aux femmes siciliennes qui avaient eu commerce avec des Français. Le fer chercha jusque dans leurs flancs des enfans à naître, formés du sang des oppresseurs. Les Palermitains allaient en troupes par la cité, et tuaient les Français tant qu'ils en trouvaient, dit l'anonyme sicilien. Ensuite, ils allèrent au château du capitaine qui se rendit sous certaines conditions, et quand il fut en leur pouvoir, on ne tint pas ces conditions, au contraire, on le tua, lui et tous ses gens. Et ils allèrent aux couvens des frères mineurs et des frères prédicateurs, et ils tuèrent dans l'église tous ceux qu'ils trouvaient qui parlaient en langue française (1). L'exemple de Palerme entraîna l'île entière. La même fureur vengeresse arma toutes les mains, le 1er avril, dans les villes les plus voisines ; Morréale, Vicari, Carléone, Termini ; elle se communiqua ; à Trapani, à Marsalla, à Mazzara, sur la côte occidentale ; gagna la côte méridionale, Sciacca, Calabellota, Girgenti, Alicata, Terranuova, et éclata avec une incroyable violence, le 4 avril, à Catane, sur la côte orientale. Le massacre y fut plus impitoyable qu'ailleurs s'il est possible. La même frénésie meurtrière sévit dans l'intérieur des terres. Partout on se donna des chefs populaires et des capitaines chargés de poursuivre et d'achever les Français. Un certain Alamanno fut créé commandant de Valdi-Note, Sautoro di Lentini, de Val-di-Demone ; Giovanni della Foresta di Lentini, de Piana-di-Millazo ; Simone di Calatafimi, des Montagnes-dei-Lombardi. Val-di-Mazzara fut placé sous la juridiction même de Palerme. En dix jours toute la Sicile, à l'exception de Messine, fut purgée d'étrangers. Tous ceux qui échappèrent au massacre se réfugièrent à Messine, où le vicaire de Charles était en force, à la tête de fantassins et de cavaliers bien armés, et d'une troupe de Calabrais sous les ordres de Pietro Ruffo, Comte de Catanzaro, fidèle du roi Charles. Deux Français furent seuls

(1) De là sans doute la tradition selon laquelle tous ceux qui ne prononçaient pas bien le ce italien, *ciceri, ceci*, etc., étaient aussitôt égorgés sans pitié, comme ces Euphratéens ou Eupéramites, dont il est parlé au livre des Juges (chap. 12, vers. 5 et 6), qui prononçaient *Sibbolet* pour *Schibboleth*.

exceptés du massacre général ; ce furent Philippe de Scalambre, tige des barons de Serravalle, et Guillaume de Porcellets ; ce dernier fut sauvé par le seul mérite de ses vertus. Il fut pris par les Palermitains dans Catalafimi, dont il était gouverneur, et non seulement épargné, mais renvoyé honorablement en Provence avec sa famille. Au milieu de ces fureurs, une ville s'abstint ; Spirlinga, entre Nicosia et Gangi, dans l'intérieur des terres, épargna sa garnison française, qui y soutint un siège et put se sauver.

Cependant, les regards des Palermitains étaient tournés avec anxiété vers la ville du Phare, la seconde de l'île par l'importance de sa population, la première par l'importance de sa situation, dans les circonstances où l'on se trouvait. Le troisième jour d'avril, les membres de la commune de Palerme écrivaient en termes très pressans à leurs compatriotes de Messine, et ceux-ci leur répondaient des paroles mystérieuses et d'un sens ambigu. Deux jours après, cinq cents arbalétriers messinois étaient envoyés par leur communes sous les ordres de Gualtieri Chirioli, leur concitoyens, pour empêcher, disait-on, le pillage et le vol, vers Taormine. Mais, en effet, pour essayer d'y soulever les populations. Les esprits fermentaient. Erbert d'Orléans, vicaire de Charles, et qui résidait à Messine, essaya de les contenir, il y réunit le plus de troupes qu'il put ; mais il ne fit que retarder l'explosion qui ne fut pas moins terrible qu'à Palerme. Le 28 avril le massacre commença, le peuple élut pour chef Baudouin Mussone, et le lendemain il n'y avait plus un seul Français à Messine ; plusieurs cependant parvinrent à se sauver en Calabre, et de ce nombre furent le gouverneur Erbert d'Orléans et le comte de Catanzaro, que nous venons de nommer.

Telle fut la mémorable révolution populaire connue sous le nom de Vêpres siciliennes. Que cette révolution fût arrêtée d'avance, à jour fixe, cela ne saurait se supposer. Elle fut, comme toutes les autres, imprévue quant à l'heure où elle advint et à la manière dont elle s'exécuta. L'oppression pesait sur les populations de la Sicile d'un insupportable poids ; il fallait la secouer ou mourir. Une révolution était pressentie imminente et inévitable, la façon dont cette révolution s'accomplirait, nul ne la pouvait prévoir. Procida, pas plus que tout autre, n'avait déterminé qu'elle commencerait à la porte de la petite église du Saint-Esprit, dans la campagne de Palerme et au bruit des cloches sonnant les vêpres à cette église. Il voulait, il rêvait, il pressait d'une manière générale, par toutes les voies possibles, la révolte de la Sicile contre Charles d'Anjou. Mais c'était là tout. Quant au mode selon lequel cette révolte éclaterait, ni lui ni personne ne l'avait préconçu ni ne l'eût pu faire se produire selon ses désirs. Bien plus, quoique tout le monde lui attribue l'honneur ou lui impute l'opprobre des Vêpres, il n'est fait aucune mention de lui durant les premiers événemens qui marquèrent cette soudaine et foudroyante explosion de Palerme, ce qui prouve qu'elle dut le surprendre lui-même, loin qu'il fût en mesure de la faire naître ou de la diriger. S'il était dans l'île, comme le veut la chronique de la conspiration, ce qui est douteux, tout démontre qu'il n'était pas à Palerme le jour du grand massacre.

Compulsez tous les écrits du temps, tout se réduit à ceci : que Procida avait conçu et provoqué une rébellion de la Sicile contre le roi Charles ; qu'il avait été le principal négociateur d'une alliance entre l'empereur grec et le roi d'Aragon, qu'il fit à cet effet plusieurs voyages ; qu'il put aborder et qu'il aborda sans doute en Sicile où il jeta les fondemens d'un parti aragonais, et,

nous des rapports en son nom et au nom de la reine Constance avec quelques barons siciliens. Mais rien au delà ; et s'il y eut conjuration, les conjurés délibéraient, préparaient et mûrissaient leurs plans, quand le peuple de Sicile fit explosion, avec la soudaineté irrésistible de son vieux volcan. Ce qui venait de se passer, dit un historien, était si peu l'effet d'une conspiration dont la marche eût été combinée, que les Palermitains, après le massacre des Français, ne savaient à qui se donner. L'insurrection de la Sicile ne fut donc point une conspiration ; ce ne fut point un plan concerté pour être exécuté à certain signal, et partout en même temps : ce fut l'explosion soudaine et tumultueuse de haines accumulées, comme presque toutes les insurrections contre les gouvernements oppresseurs. Procida la prévint, sans doute, et la hâta en échauffant les esprits, mais il n'en détermina ni l'instant ni le mode. Elle se serait tentée sans lui ; mais, sans lui, peut-être, elle aurait échoué, car les insurgés furent un moment découragés, et ne savaient à qui recourir, quand Procida leur annonça les ressources qu'il leur avait ménagées à leur insu.

Les Vêpres siciliennes avaient éclaté d'un élan si spontané, qu'elles surprirent et terrifièrent le monde, surtout après ce qu'on

avait entendu dire de la puissance du roi Charles. La révolution de Sicile parut, selon Villani, comme une chose merveilleuse et impossible, *quasi cosa maravigliosa e impossibile* ; et, selon un autre chroniqueur du commencement du quatorzième siècle, Paolino di Pietro, marchand florentin, qui d'ailleurs se montre mal instruit de plusieurs circonstances, comme une œuvre divine ou diabolique, *opera divina ovvero diabolica*. La nouvelle s'en répandit rapidement et eut le plus grand retentissement par toute l'Europe ; mais on s'en montra en France surtout consterné. Il y eut vacation et deuil au Parlement et au Châtelet de Paris. Une médaille en consacra le souvenir. Cette médaille porte :

VACATION ET DVEIL
OV PARLEMENT
ET OV CHASTELLET
PENDANT L'OCTAVE DES X JORS
A LA NOVELLE
DES VESPRES SICILIENNES.

CH. ROMÉY.

LA REVUE DU MOIS DE JUIN.

ENFIN, après avoir traversé avec peines et misères le printemps le plus tardif, le plus capricieux, le plus maussade, qui fut jamais, après avoir eu presque un second déluge, je ne sais combien de jours et de nuits de pluies incessantes, par une de ces transitions, brusques, si communes à notre climat, l'été a fondu sur nous comme l'aigle sur sa proie. Dès les premiers jours, sans avis préalable, le soleil nous a fait des heures cuisantes, un lourd atmosphère, une chaleur tropicale ; le thermomètre a commis de ses frasques habituelles. Dans la première semaine de juin le vif-argent placé entre 40 à 50 degrés, nous laissait grelotter de froid ; quinze jours plus tard, placé du 80 à 90 à l'ombre, il nous a fait crier miséricorde. De pareilles variations devraient ébranler les tempéraments les plus robustes, et pourtant notre climat est considéré comme très salubre. Mais faut-il savoir avec la température et suivant ses moindres caprices changer de vêtements, d'allure, de régime. Autrement, on serait infailliblement la victime de son imprudence.

Le Canada peut bien étonner ceux qui ne sont pas initiés aux mystères de sa nature. Elle est aussi merveilleuse et étonnante qu'elle est grande et admirable. Sorti du milieu des glaces et des neiges, le sol semble d'abord affaissé, épuisé, étouffé ; il est longtemps froid, terre, triste, stérile ; tout à coup il se dégèle, il se dégourdit, il s'agite comme après un sommeil léthargique. C'est un changement de scène si rapide que les Européens n'ont pu le croire qu'après en avoir été les témoins. La nature devient subitement toute vie, animation, activité. La végétation forte, vigoureuse, luxuriante en une semaine fait des champs un immense tapis de verdure étoilé de fleurs ; les arbres reprennent leur feuillage comme s'ils étaient touchés par la baguette d'une fée. Les jardins se couronnent de mille couleurs à la fois. Tout verdit, tout fleurit, tout bruit sous le dôme azuré des cieux. La rosée perle sur le calice de la fleur qui s'ouvre aux premiers rayons du soleil, l'oiseau salue de son hymne matinal, le réveil de cette admirable nature. C'est l'été, c'est la belle saison. Voyez encore comme tout pousse, tout grandit, tout murt ! C'est à n'en pas croire

ses yeux. C'est peut-être à cause de la rapidité de la végétation qu'on a dit : *Les choses vont vite en Canada.*

Heureux ceux, qui à l'arrivée de la belle saison peuvent s'échapper de ces monceaux de pierres, qu'on appelle la ville, de la poussière et du bruit et aller faire quelques jours de villégiature. Pour eux les frais ombrages les délicieux bosquets, l'air parfumé des champs, le ruisseau qui murmure, la liberté, le laisser aller, le sans gêne de la campagne. Est-il rien de plus doux qu'une semaine ou deux écoulées dans quelque joli village, au milieu de l'aimable et hospitalière population canadienne ? Si vous ne savez pas le bonheur qu'il y a, faites vos malles et partez ; vous m'en direz des nouvelles.

Mais il ne faut pas être injuste envers la ville, dans son enthousiasme pour la campagne. Celui qui y est né, qui compte les souvenirs de son enfance à chaque rue et à chaque maison, qui a grandi avec elle, qui y a placé son cœur et ses espérances, celui-là l'aime malgré ses défauts, malgré ses torts. Il en aime le bruit, l'agitation, l'activité incessante. Quand vient l'été, ses désagrèments, la poussière, la chaleur suffocante, le besoin d'air et de verdure, lui font désirer les champs ; mais il trouve dans la nouvelle physionomie de la ville, dans l'animation de son commerce et de ses industries, dans ses plaisirs variés, ses fêtes, ses spectacles, ses nouveautés, de quoi le distraire et lui faire oublier les petites misères de la vie de cité.

D'ailleurs, quand la fatigue vous accable, quand la chaleur vous pèse, qui vous empêche de prendre quelques heures de loisir, de sortir de la ville sans la perdre de vue si vous l'aimez tant, et de jouir un peu des beautés de la nature. Prenez une voiture, faites vous conduire sur les côtes aux environs de Montréal. Pouvez-vous désirer un plus magnifique panorama que celui qui se déroule sous vos pieds ? Voulez vous un tableau plus pittoresque, plus admirable que la nature environnante dans sa splendeur et sa richesse et là-bas dans le lointain, Montréal sortant du milieu de ses jardins et de sa verdure baignée par les eaux bleues du Saint-Laurent, avec ses cent clochers ses toits brillants que domine la vaste et imposante église Notre-Dame ?

Ce qui plait d'avantage aux environs de Montréal ; ce sont toutes

ces jolies maisons de campagnes, ces élégantes villas, qui s'élèvent dans toutes les directions où vous passez et où vous ne passez pas. Il y a toute une ville bâtie ainsi en dehors de la vieille cité, qui y est jointe par les faubourgs. Ce sont les quartiers fashionables, où se réfugie la bonne société, chassée du centre de la ville par le flot envahisseur de l'industrie et du commerce.

Combien Montréal a changé de physionomie depuis vingt ans ! et moi qui écrit ces mots que d'édifices n'ai-je point vu tomber ou s'élever déjà dans ma bonne ville ? Nos rues boueuses ont été élargies, réparées, nos modestes églises ont fait place à des temples magnifiques, nos simples et antiques demeures à des constructions modernes élégantes, nos pauvres petits ponts en bois, notre port, nos grèves sales et incommodés ont été remplacés par des quais de granit qui feraient envie à Londres et à Liverpool. Depuis qu'elle est devenue la capitale du Canada-Uni, Montréal a changé complètement de face. Elle a vu affluer dans son sein, les hauts dignitaires, les officiers publics la gent bureaucratique. Une fureur d'améliorations matérielles s'est d'abord emparé de ses habitants, qui leur a coûté de cuisants regrets. Tout le monde bâtissait. Pendant trois à quatre ans, 8 à 900 maisons ont été construites par année. Il s'en est suivi une réaction avantageuse aux locataires, qui n'est pas du tout agréable aux propriétaires, les loyers sont tombés du quart. Il en était temps car ils s'élevaient à des taux exorbitants, ruineux. En cela comme en toutes autres choses, la foule de gens que le siège du gouvernement a amenés à Montréal, multiplia la demande ; les produits se sont multipliés aussi vite, de là la réaction dont je parle. Aujourd'hui nous revenons à un état normal, après avoir beaucoup souffert dans notre commerce, nos finances et notre industrie, des spéculations extravagantes que Montréal vit éclore en devenant la capitale du Canada.

Je conseille fort à celui, qui veut nous faire une visite, voir Montréal avec tous ses avantages, de venir au mois de juillet. La ville est à présent parée, musquée, frisée ; elle est pleine d'activité, d'animation, remplie d'étrangers, de membres de la législature, de gens accourus de partout. Cité de bon ton, elle s'illumine tous les soirs comme un salon avec des milliers de becs de gaz depuis la rivière jusqu'à ses extrémités, au pied même de la montagne. A cette saison, vous pouvez vous croire sous le climat le plus aimé du ciel, vous avez l'air tiède et doux, la brise parfumée, les mélodies et les chansons en plein vent. Le soir, la foule riieuse et aimable circule à flots pressés ; si la chaleur vous incommode, les cafés abondent, vous vous rappelez que vous êtes dans le pays de la glace par excellence. Dites, que voulez-vous ? On vous servira, des crèmes, des sodas, du champagne, du claret, des punchs glacés, enfin ce que vous pouvez désirer de plus délicieux à la glace. Ce qui prouve infailliblement le haut degré de civilisation où nous sommes arrivés.

Mais n'allez pas être ébloui par le luxe des boutiques, des équipages et des toilettes. Tout ce qui brille n'est pas or. Vous auriez tort de vous imaginer que ces glaces resplendissantes, ces riches étalages, ces élégantes voitures, tout ce monde pimpant, luisant, en grande tenue soient autant de signes de fortune et de prospérité. Il ne faut pas être crédule à ce point ; car si je vous analysais tous les mystères de cette existence mensongère de la cité, les déceptions et les décomptes de cette prospérité fabuleuse, vous ne trouveriez au fond qu'un luxe et des prétentions ridicules et extravagantes, qui font le désespoir de ceux même qui les affichent. Combien de gens s'étaient orgueilleusement dans ces équipages en livrées qui sont ruinés ou à la veille de l'être ! combien de ces lions fringants qui vous coudoient n'ont pas le sou vaillant et ne paient pas même l'intérêt de leurs dettes ! Combien de ces belles dames, que vous prendriez pour des marquises et des comtesses, dépensent le pain quotidien pour satisfaire leur vanité. Entre la femme d'un avocat, d'un médecin, d'un notaire et d'un marchand, c'est à qui rivalisera de luxe et de parure, quand le pauvre mari sue sang et eau pour mettre les deux bouts ensemble. Et au fond de ces magnifiques établissements, combien de dépenses et de dettes inutiles s'accumulent chaque jour jusqu'à ce qu'un bon matin le bilan se dépose et la boutique se ferme ! C'est là l'histoire de toutes les grandes villes. Le progrès

social a ses inconvénients ; c'est à nous cependant, à la jeune génération à arrêter les ravages du luxe, à en réprimer les abus. Les temps sont durs. On ne sait pas ce que la providence nous tient en réserve. C'est plus que jamais le temps d'allumer la lampe de l'industrie et de l'économie.

Le mois de juin a été fécond en événements. Il y a eu de tout, force débats politiques, fêtes populaires, bals, soirées, enfin de quoi défrayer la chronique. Je n'entreprends pas de repasser tous les faits et gestes de la ville. Les limites qui me sont assignées ne me le permettent pas. Je prendrai les faits les plus saillants.

Commençons par les choses parlementaires. . . . Ne vous effrayez pas mesdames..., il ne s'agit pas ici de longues discussions, des interminables péripéties d'une crise ministérielle passée à l'état chronique ; je veux seulement vous dire un mot de la représentation nationale, vous donner un petit coup d'œil dans le côté plaisant des choses, vous conduire dans les coulisses de la scène législative, vous faire connaître les secrets de la vie parlementaire. Ne faut-il pas que vous sachiez tout ce qui concerne nos honorables députés ?

La première chose que fait en débarquant dans la capitale un député quelconque, arrivant de sa ville ou de son village, c'est de se choisir un logement confortable..., chose facile à faire dans une ville comme la nôtre. Le député avant tout veut-être bien logé et bien nourri, puisqu'il représente la souveraineté populaire... et surtout... puisque c'est le peuple qui paie.... L'honorable membre va donc le plus souvent chez Donegana, Daley, Têtu, ou bien à l'hôtel du Canada. Une fois installé, il fait le tour de la ville, pour voir ce qu'il y a de neuf et s'occupe de compléter sa garde-robe. Qu'il représente Brives-la-Gaillarde ou Quimper Corentin, à moins d'être sur le retour, le député tient à ne pas être remarqué par la coupe arriérée de ses habits. Il lui faut au moins un habit, un gilet, un pantalon et peut-être une chemise, pour l'ouverture des chambres, pour les réceptions de Monklands, les dîners de l'orateur, des ministres, les visites, les dimanches et les fêtes. Il va droit chez Boulanger. Une fois lancé dans la dépense, il achètera des bottes de Paris, un chapeau, des gants français et si par hazard en sortant quelques jours plus tard en grande tenue, il rencontre un de ses électeurs, ce dernier pourra à peine le reconnaître et après l'avoir bien considéré dira peut-être à sa bonne moitié "Josephite : mais dis donc, j'crois ben qu'c'est noi' membre."

Les visites étant une partie importante de l'existence d'un député en session, il en remplit à la lettre toutes les obligations ; ces messieurs se fréquentent beaucoup, se promènent, causent, fument, dînent ensemble et boivent un peu à la santé du pays qui ne s'en porte pas mieux pour tout ça.

Il en est qui passent une grande partie de leur temps à courir les magasins et l'autre à ranger, faire emballer et expédier ce qu'ils achètent. Quelques-uns non seulement expédient pour eux-mêmes et leurs familles, mais pour leurs amis et les amis de leurs amis, et leurs électeurs en masse. D'une nature obligeante, les commandes leur arrivent de toutes parts. C'est une manière, comme une autre, après tout d'acquiescer de la popularité.

Les premiers jours de la session, il y a toujours des émotions, de l'intérêt, une lutte, la plupart des membres sont à leurs places. La charge sonne, la bataille s'engage, une moitié de la chambre se bat vaillamment, l'autre dort. Parmi ceux qui ne dorment pas, il en est un grand nombre qui ne peuvent pas rester une heure assis, qui ont un air d'impatience fébrile, n'écoulant pas ce qui se dit, ne sachant que faire d'eux mêmes, traversant la salle des séances à propos de bottes... orientes, tantôt dépensant quelques bribes des heures parlementaires par la lecture des journaux, tantôt traversant le désert d'une séance morte par une causerie peu législative, avec leur voisin, tantôt debouts, couchés ou assis derrière le fauteuil de l'orateur ou à ses pieds.

Quelques députés viennent à la chambre pour se livrer à l'étude et au culte des arts et s'adonnent au dessin ou à la sculpture. Ils font sur des cahiers de papier ou le dossier d'un projet de loi des *bonshommes*, aux nez pointus, aux ventres de polichinelle, des figures et des caricatures, qu'ils devraient bien m'envoyer pour mon *Album*.

Il en est, qui plient des *cocotes* avec le papier de la province et d'autres, qui pour bercer à la fois les ennuis de leur esprit et de leur estomac vidé, mangent des pains à cacheter.

Quelques-uns sont aussi utiles que ces derniers et infiniment plus incommodes, ce sont ceux qui *voudraient bien s'en aller*, que les chefs de partis ont toutes les peines du monde à retenir en chambre, et dont on craint toujours l'absence lors des divisions.

Mais ceux qui m'amuse le plus, je dois le dire, ce sont les grands correspondants. La province paie le port des lettres, comme vous savez. Dans le bon vieux temps, un membre du parlement pouvait expédier une paine de bottes par la malle. La province fournit aussi le papier. Chaque membre en arrivant en session reçoit une petite balle de papeterie, papier de toutes sortes, enveloppes, plumes, encre, canif, cire, sceaux, pains à cacheter, tablettes, crayons, portefeuille, almanac, etc. Rien y manque. L'usage que font de tout cela quelques uns de ces messieurs est vraiment curieux. Ils écrivent des lettres par centaines. N'allez pas croire que ce soit pour affaires. La plupart sont adressées à leurs femmes, à leurs enfans, amis ou électeurs, sur tous les sujets imaginables excepté les intérêts du comté, ville ou bourg qu'ils représentent. Si vous entrez en chambre, sans y rien connaître, en voyant un de ces messieurs faisant son *courrier*, vous vous dites à vous-même : voilà un membre laborieux. Farce, c'est mon correspondant.

Maintenant suivez moi derrière la toile. Voici d'abord le cabinet de lecture où abondent tous les journaux provinciaux et étrangers. Il faut bien que la chambre connaisse tous les griefs du pays, pour y porter remède. Au haut de cet escalier, est le *comité de la pipe*, célèbre dans l'ancien parlement, mais qui a beaucoup perdu de sa joyeuse physionomie d'autrefois, depuis que le cigarre y a répandu son arôme aristocratique, et surtout depuis que nos aimables amis du Haut-Canada ont envahi la salle. Vous entendez du bruit, des voix confuses, des éclats de rire au fond de ce couloir... approchez... il y a foule; c'est la *Buvette*, l'endroit le plus fréquenté du palais législatif.

La Buvette joue un grand rôle dans les mœurs constitutionnelles, car là souvent se transigent les affaires les plus sérieuses. Un quart d'heure passé là a souvent décidé du sort d'un ministère. Ici le café, qui prend le nom de Buvette est tenu par le fameux Dolly, qui sert les gens à beaux deniers comptants. Les approvisionnements de la Buvette parlementaire, se piquent de frugalité et de simplicité. On y trouve cependant de quoi boire et manger; des viandes froides, fromages, biscuits y sont en permanence. Le café et le thé abondent, et nous savons que quelques bouteilles de vin et d'eau de vie y circulent librement. Les braves électeurs de plus d'un comté ne se doutent guère que leurs représentans passent la plus grande partie de leur séjour à la capitale dans la buvette du parlement à fumer tranquillement leur cigarre et à savourer un verre de punch, ou de limonade glacée.

Les hommes de poids vont rarement à la buvette, mais dans les chaleurs caniculaires de juillet, tout le monde y va, les dépenses augmentent en proportion du degré de chaleur de l'atmosphère et des discussions.

En Angleterre, les choses se passent plus aristocratiquement. Chaque lord ou chaque membre des communes, lorsqu'il prévoit qu'il parlera longtemps, fait apporter à Westminster Hall, par ses valets, les provisions, les vins et les liqueurs par lesquels les orateurs du parlement britannique, soutiennent leurs forces.

En justice pour nos honorables députés, je dois dire que, quoique la tempérance totale compte parmi eux très peu de sujets, ils sont cependant à tout prendre d'une modération raisonnable.

En dehors de la buvette il y a une galerie couverte où l'on prend le frais. C'est encore là un lieu favori des représentans du peuple, durant les longues séances. Je me rappelle avoir entendu un soir de juin un groupe de députés chanter ensemble des chansons de voyageurs et vive la *Canadienne*, avec un entrain admirable comme s'ils avaient été en pleine rivière.

En voilà assez pour prouver qu'après tout si la vie parlementaire a ses fatigues, elle a aussi ses heures de loisir et d'agrément.

Lord Elgin, comme tous ses prédécesseurs reçoit les membres à dîner durant la session par dix à quinze à la fois. J'ai déjà parlé de l'hospitalité de Monkland dans mon numéro précédent. C'est toujours la même chose.

Les Orateurs des deux chambres et les ministres donnent aussi des diners. Ceux des Orateurs sont peu fréquents, ceux des ministres sont encore plus rares. Des gens qui tiennent à leurs place, comme ceux d'aujourd'hui, craignant toujours quelques revers de la fortune, font de l'économie nulle part, excepté chez eux; là leur magnifique libéralité les abandonne. Ils sont, dit-on, parcimonieux à l'excès, ces braves ministres, qui savent si sagement dépenser l'argent du peuple.

L'arrivée de la comtesse a été un grand événement pour les salons de la capitale. Nous avons si peu de choses pour alimenter nos causeries; chacun se rappelait l'avoir vu jeune fille, lors de son séjour en Canada en 1838. On se flatte, qu'héritière des goûts de magnificence et de splendeur de son illustre père, elle va tenir une brillante cour, donner une nouvelle vie à la société. La première réception publique, Rbnt ou cercle général, de l'aimable Dame du gouverneur a vu affluer dans les salons de Monklands une très nombreuse société. Les deux origines y étaient également représentées; le château brillamment illuminé, avait un air de fête qui faisait plaisir à voir. Une seule chose a diminué les agréments de la soirée, c'était l'exiguïté du local; avec une chaleur comme celle du 22 juin, l'atmosphère des salons était suffoquant.

Le gouverneur du Canada, le vice-roi des possessions anglaises dans l'Amérique du Nord est logé comme un simple bourgeois. Il serait temps d'élever un palais digne du pays. Hélas! si l'ex-ministère était encore au pouvoir, il y a longtemps qu'il serait bâti. On sait le plan magnifique de M. La Fontaine de faire construire une maison du gouvernement, un palais pour le gouverneur, les chambres législatives, les bureaux publics, les cours de justice, etc., etc.

Monklands est décidément trop éloigné comme résidence. Aux réceptions qui s'y font, si le temps est orageux c'est très désagréable de voyager une demi heure, une heure, avant d'y arriver. L'avenue et le terrain autour de la maison sont trop étroits. Il faut faire queue longtemps avant d'entrer.

Monklands serait tout au plus un endroit convenable pour une fête champêtre. On espère que le premier bal de la comtesse d'Elgin inaugurera la joyeuse saison de ces sortes de fêtes.

Je ne vous répéterai pas tous les détails des réjouissances de la Saint-Jean-Baptiste. La grande fête patronale du pays a été chômée avec un enthousiasme tout national. Dans les villes et les villages d'un bout à l'autre du Bas-Canada, des processions brillantes, de joyeux banquets, des bals charmants ont fait bondir les cœurs. Partout la gaieté française, l'esprit de nos ancêtres a brillé d'un vif éclat. Ces fêtes annuelles que le 24 juin nous voit renouveler, ont un bon effet sur nos populations. Elles réveillent parmi le peuple canadien un esprit de fraternité, de sympathie de nationalité. Elle lui font voir qu'au-dessus des choses ordinaires et matérielles de la vie de chaque jour il y a des sentiments qui ennoblissent l'homme, qui le grandissent à ses propres yeux, qui le font meilleur et que le plus beau de ces sentiments c'est le sentiment national, le sentiment de la patrie. Cultivons-le, ce sentiment admirable, chérissons-le, afin de nous rendre digne des destinées du Canada.

L. O. L.

A NOS ABONNES.

La publication de l'*Album* de Juin a été retardée, par la longueur inaccoutumée des morceaux de Musique annoncés dans le Sommaire. La musique était toute composée samedi soir, un accident, le premier de ce genre qui nous soit arrivé, est venu tout à coup nous en priver. Deux pages de la forme se sont brisées en pâte. Il nous faudrait huit jours pour les recomposer. Nous préférons sortir sans la musique qui paraîtra dans l'*Album* de Juillet.